

CHAMBRE DES REPRÉSENTANTS
DE BELGIQUE

18 mai 2006

PROPOSITION DE RÉOLUTION

**relative au démembrement de l'État belge
en vue d'accorder l'indépendance au peuple
flamand et au peuple wallon souverains**

(déposée par MM. Bart Laeremans
et Gerolf Annemans)

BELGISCHE KAMER VAN
VOLKSVERTEGENWOORDIGERS

18 mei 2006

VOORSTEL VAN RESOLUTIE

**tot algehele ontbinding van de Belgische staat
met het oog op de verlening van
onafhankelijkheid aan het soevereine
Vlaamse en Waalse volk**

(ingediend door de heren Bart Laeremans
en Gerolf Annemans)

<i>cdH</i>	: Centre démocrate Humaniste
<i>CD&V</i>	: Christen-Democratisch en Vlaams
<i>ECOLO</i>	: Ecologistes Confédérés pour l'organisation de luttes originales
<i>FN</i>	: Front National
<i>MR</i>	: Mouvement Réformateur
<i>N-VA</i>	: Nieuw - Vlaamse Alliantie
<i>PS</i>	: Parti socialiste
<i>sp.a - spirit</i>	: Socialistische Partij Anders - Sociaal progressief internationaal, regionalistisch integraal democratisch toekomstgericht.
<i>Vlaams Belang</i>	: Vlaams Belang
<i>VLD</i>	: Vlaamse Liberalen en Democraten

Abréviations dans la numérotation des publications :

DOC 51 0000/000 : Document parlementaire de la 51e législature, suivi du n° de base et du n° consécutif

QRVA : Questions et Réponses écrites

CRIV : Version Provisoire du Compte Rendu intégral (couverture verte)

CRABV : Compte Rendu Analytique (couverture bleue)

CRIV : Compte Rendu Intégral, avec, à gauche, le compte rendu intégral et, à droite, le compte rendu analytique traduit des interventions (avec les annexes) (PLEN: couverture blanche; COM: couverture saumon)

PLEN : Séance plénière

COM : Réunion de commission

MOT : Motions déposées en conclusion d'interpellations (papier beige)

Afkortingen bij de nummering van de publicaties :

DOC 51 0000/000 : Parlementair document van de 51e zittingsperiode + basisnummer en volgnummer

QRVA : Schriftelijke Vragen en Antwoorden

CRIV : Voorlopige versie van het Integraal Verslag (groene kaft)

CRABV : Beknopt Verslag (blauwe kaft)

CRIV : Integraal Verslag, met links het definitieve integraal verslag en rechts het vertaald beknopt verslag van de toespraken (met de bijlagen) (PLEN: witte kaft; COM: zalmkleurige kaft)

PLEN : Plenum

COM : Commissievergadering

MOT : Moties tot besluit van interpellaties (beigekleurig papier)

Publications officielles éditées par la Chambre des représentants

Commandes :
Place de la Nation 2
1008 Bruxelles
Tél. : 02/ 549 81 60
Fax : 02/549 82 74
www.laChambre.be

Officiële publicaties, uitgegeven door de Kamer van volksvertegenwoordigers

Bestellingen :
Natieplein 2
1008 Brussel
Tel. : 02/ 549 81 60
Fax : 02/549 82 74
www.deKamer.be
e-mail : publicaties@deKamer.be

DÉVELOPPEMENTS

L'an dernier, l'*establishment* fêtait le 175^{ème} anniversaire de la Belgique, tentant désespérément de ranimer le sentiment national belge déclinant. Le séparatisme de 1830 a mis fin au Royaume-Uni des Pays-Bas, qui n'avait vu le jour que 15 ans plus tôt. Le Roi Albert II ne réalise apparemment pas qu'il doit son trône au séparatisme, à preuve les critiques qu'il a formulées à l'égard de la volonté d'autodétermination flamande lors de la réunion des corps constitués. Il y a manifestement plusieurs séparatismes. Si l'on sait que le nombre d'états indépendants est aujourd'hui un multiple de celui d'il y a une cinquantaine d'années, on peut se demander pourquoi le Roi Albert II qualifie le 'séparatisme' d'anachronisme. Ces états indépendants sont en effet le résultat d'autant de séparatismes. C'est plutôt la monarchie, une forme de gouvernement dans laquelle l'exercice du pouvoir se transmet par succession, qui constitue un anachronisme.

La conquête de la Flandre par la Belgique

Lorsque, le 4 octobre à Bruxelles, le Gouvernement provisoire proclama l'indépendance de toute la Belgique, la révolution n'avait pas encore commencé en pays flamand! Pourtant, De Potter, Rogier, Van de Weyer et de Mérode évoquèrent déjà, en français bien sûr, les 'provinces de Belgique, qui se sont séparées dans la violence'. Le 29 septembre, le représentant spécial de Lord Aberdeen, Lytton-Bulwer, écrivit que les habitants les plus distingués de Gand s'opposaient toujours à la séparation. Anvers aussi était encore hostile à la séparation. La Flandre serait finalement conquise manu militari, au départ de Bruxelles, par des bandes wallonnes dirigées par des généraux français.

Il n'est pas exagéré de dire que le gouvernement provisoire a conquis la Flandre avec l'aide des Français. La ville de Gand fut ainsi «libérée» à la mi-octobre par les troupes du vicomte de Pontécoulant, un Français qui était arrivé à Bruxelles en provenance de Paris à la tête d'une troupe de volontaires formée de Français et de Belges. À ce moment, la garde bourgeoise de Gand ressentait toujours des sympathies orangistes mais elle devait faire face à l'insurrection d'une classe ouvrière manipulée par des éléments belgophiles. Les événements de Bruges, où le mécontentement de la classe ouvrière se retourna contre les partisans du Gouvernement provisoire qui s'étaient, dans l'intervalle emparés du pouvoir, prouvent si besoin est que l'agitation sociale ne peut être considérée comme une révolution nationale. À la suite de l'émeute engendrée par la famine qui éclata à Bruges le 17 octobre, De Pontécoulant

TOELICHTING

Vorig jaar werd door het establishment het 175-jarige bestaan van België gevierd in een krampachtige poging om het tanende Belgisch-nationaal gevoel nieuw leven in te blazen. Het separatisme van 1830 maakte een einde aan het Verenigd Koninkrijk der Nederlanden, dat slechts vijftien jaar eerder het levenslicht zag. Koning Albert II beseft blijkbaar niet dat hij zijn troon uiteindelijk te danken heeft aan separatisme gezien zijn recente uithaal tijdens de bijeenkomst van de gestelde lichamen naar het Vlaamse streven naar zelfbestuur. Het ene separatisme is duidelijk het andere niet. Als we bedenken dat het aantal onafhankelijke staten vandaag een veelvoud is van pakweg vijftig jaar geleden, is het de vraag waarom Koning Albert II het «separatisme» een anachronisme noemt. Die onafhankelijke staten zijn immers het resultaat van eens zovele separatismen. Veeleer is de monarchie, een regeringsvorm waarbij machtsuitoefening wordt gefundeerd op erfopvolging, een anachronisme.

De verovering van Vlaanderen door België

Wanneer het Voorlopig Bewind op 4 oktober in Brussel de onafhankelijkheid uitriep van geheel België, moest de omwenteling in het Vlaamse land nog beginnen! En toch spraken De Potter, Rogier, Van de Weyer en de Mérode – in het Frans uiteraard – reeds van «de provincies van België, die met geweld zijn afgescheurd». Op 29 september nog schreef de speciale gezant van Lord Aberdeen, Lytton-Bulwer, dat in Gent de voornaamste ingezetenen nog steeds tegen de scheiding waren. Ook Antwerpen was nog steeds tegen de scheiding gekant. Vlaanderen zou uiteindelijk gewapenderhand vanuit Brussel veroverd worden door Waalse bendes onder leiding van Franse generaals.

Het is niet overdreven te stellen dat het Voorlopig Bewind Vlaanderen veroverde met de hulp van Fransen. Zo werd Gent midden oktober 'bevrijd' door de troepen van de Franse burggraaf de Pontécoulant, die met een troep Belgisch-Franse vrijwilligers uit Parijs in Brussel was aangekomen. De Gentse Burgerwacht was op dat ogenblik nog steeds Oranjegezind, maar had af te rekenen met de opstandige arbeidersklasse, die door de Belgischgezinde elementen werd gemanipuleerd. Dat het sociale oproer niet kan beschouwd worden als een nationale opstand, blijkt overduidelijk uit de gebeurtenissen te Brugge, waar de onvrede van de arbeidersklasse zich keerde tegen de aanhangers van het Voorlopig Bewind die er inmiddels aan de macht gekomen waren. De Pontécoulant werd naar aanleiding van het op 17 oktober uitgebroken hongeroproer naar Brugge gezonden om er de orde te herstellen. De

y fut envoyé pour rétablir l'ordre. La présence de ses troupes représenta une lourde charge financière pour la population brugeoise.

Ce fut également sous la direction de généraux français, à savoir De Parent, Mellinet et Niellon, que la ville et la province d'Anvers furent «libérées». Il ne s'agissait nullement d'une révolte de la population anversoise contre la «tyrannie hollandaise». Au contraire, c'est avec abatement que fut accueillie la déclaration faite par le Roi Guillaume aux États-Généraux, le 20 octobre, que les décisions des Chambres ne s'appliqueraient désormais plus qu'au Nord. La «libération» d'Anvers par le Gouvernement provisoire fut, en réalité, une conquête par des bandes françaises et wallonnes, donc par des étrangers, comme le fit remarquer Jan Frans Willems. Michiel van der Voort comparait la nouvelle «armée» belge à «une bande de brigands». On pouvait certes trouver des idéalistes parmi les «libérateurs», mais la grande majorité était constituée de racaille, d'aventuriers qui, en raison de la crise sociale, n'avaient rien à perdre.

La francophilie des nouveaux dirigeants apparut clairement lorsque, le 3 février 1831, une majorité du Congrès national choisit comme souverain le deuxième fils du Roi de France, le duc de Nemours, âgé de seize ans. Dix membres du Congrès – dont de Mérode, le comte d'Aarschot, Gendebien, Barthélemy, Le Hon et de Brouckère – furent envoyés à Paris pour y proposer la couronne de Belgique. C'était bien évidemment une astuce cousue de fil blanc pour réaliser de manière indirecte le rattachement à la France. Les grandes puissances, et surtout l'Angleterre, s'opposèrent heureusement à ce plan.

Pour l'Angleterre, c'était une affaire de guerre ou de paix. Le 4 juin 1831, sur proposition de l'Angleterre, le Congrès national élit finalement Roi des Belges Léopold de Saxe-Cobourg-Gotha, veuf de la princesse héritière anglaise. Léopold Ier, qui prêta le serment constitutionnel le 21 juillet 1831, partageait l'opinion de la plupart des diplomates de son temps, qui estimaient que la Belgique était une construction artificielle. En 1859, il écrivait encore à son chef de cabinet Jules Van Praet: *«La Belgique n'a pas de nationalité et, vu le caractère de ses habitants, ne pourra non plus jamais en avoir. En fait, la Belgique n'a aucune raison politique d'exister.»* À son plus jeune fils, Philippe, comte de Flandre, il disait que rien ne soudait le pays et que cela ne pouvait pas durer. La seule chose qui intéressait Léopold Ier était de tirer le plus grand profit possible de la Belgique, *«cette affreuse boutique»*: *«Ma première priorité, à laquelle je consacre beaucoup d'énergie, est de constituer une fortune pour mes enfants, afin de les protéger*

aanwezigheid van zijn troepen vormde een zware financiële last voor de Brugse bevolking.

Het was eveneens onder leiding van Franse generaals, namelijk De Parent, Mellinet en Niellon, dat de stad en de provincie Antwerpen werden 'bevrijd'. Van een opstand van de Antwerpse bevolking tegen de «Hollandse dwingelandij» was helemaal geen sprake. Er bestond integendeel verslagenheid over de verklaring van Koning Willem in de Staten-Generaal op 20 oktober dat de Kamers voortaan enkel nog besluiten zouden nemen voor het Noorden. De 'bevrijding' van Antwerpen door het Voorlopig Bewind was in feite een verovering door Franse en Waalse benden, dus door vreemdelingen, zoals Jan Frans Willems opmerkte. Michiel van der Voort vergeleek het nieuwe Belgische «leger» met een «hoop struikrovers». Er waren weliswaar idealisten onder de 'bevrijders' te vinden, maar het overgrote deel bestond uit gelukszoekers die als gevolg van de sociale crisis niets te verliezen hadden.

De Franse oriëntatie van de nieuwe machthebbers bleek overduidelijk uit het feit dat op 3 februari 1831 een meerderheid van het Nationaal Congres de tweede zoon van de Franse koning, de zestienjarige hertog van Nemours, tot vorst koos. Tien congresleden – waaronder de Mérode, de graaf van Aarschot, Gendebien, Barthélemy, Le Hon en de Brouckère – werden naar Parijs gezonden om er de Belgische kroon te gaan aanbieden. Uiteraard was dit een al te doorzichtige truc om op een indirecte manier de annexatie bij Frankrijk te bewerkstelligen. De grote mogendheden, niet het minst Engeland, stelden gelukkig hun veto tegen dit plan.

Voor Engeland was het een zaak van oorlog of vrede. Op 4 juni 1831 koos het Nationaal Congres, op suggestie van Engeland, uiteindelijk Leopold van Saksen-Coburg-Gotha, weduwnaar van de Engelse kroonprinses, tot koning der Belgen. Leopold I, die op 21 juli 1831 de grondwettelijke eed aflegde, deelde de mening van de meeste diplomaten van zijn tijd dat België een kunstmatige constructie was. In 1859 nog schreef hij aan zijn kabinetschef Jules Van Praet: *«België heeft geen nationaliteit en, gezien het karakter van zijn inwoners, kan het er ook nooit een hebben. In feite heeft België geen politieke reden van bestaan.»* Aan zijn jongste zoon, Filip, de Graaf van Vlaanderen, zei hij dan weer dat niets het land bij elkaar hield en dat het niet kon blijven duren. Het enige waarin Leopold I geïnteresseerd was, was uit België, *«deze afschuwelijke boutique»*, zoveel mogelijk profijt te halen: *«Mijn eerste prioriteit, waaraan ik heel veel energie besteed, is het vergaren van een fortuin voor mijn kinderen om hen zoveel mogelijk te*

autant que possible des revers dont tant de familles sont devenues les victimes.»

Sans la France, qui considérait la Belgique comme un prolongement naturel d'elle-même, la francophonie ne serait plus que probablement pas parvenue à conquérir la Flandre pour la «Belgique». Cette dernière n'aurait pas davantage survécu sans la protection française. Cela s'est vérifié le 2 août 1831, lorsque l'armée néerlandaise défit sans peine les troupes belges après que le Roi Guillaume eut refusé de respecter le traité frontalier des XVIII articles. Ce fut un corps expéditionnaire français qui parvint à faire reculer les «Hollandais». À la mi-septembre 1831, Léopold Ier, qui craignait un retour des «Hollandais», recruta soixante officiers français pour réorganiser son armée. À l'époque, Talleyrand fit d'ailleurs remarquer avec cynisme que la Belgique n'était plus l'alliée de la France, mais son satellite.

«La liberté linguistique»: l'éradication de «l'élément germanique» en Belgique

Le succès de la révolution belge fut une catastrophe pour la position de la langue néerlandaise dans les régions flamandes. Là où les révolutionnaires réussirent à prendre le pouvoir, le néerlandais fut remplacé sur-le-champ par le français. Sous Guillaume Ier, la liberté linguistique était l'une des revendications de l'opposition libérale francophone, constituée essentiellement d'avocats et de journalistes. Cette même liberté était toutefois refusée à la Flandre. En pratique, la liberté linguistique belge signifiait uniquement la liberté, pour les francophones, de parler français partout et en toutes occasions et l'obligation, pour les Flamands, de comprendre le français.

Le Liégeois Charles Rogier, qui fut un des principaux artisans de la révolution belge, écrivit en 1832 à Jean-Joseph Raikem, le ministre de la Justice: *«Les premiers principes d'une bonne administration sont basés sur l'emploi exclusif d'une langue, et il est évident que la seule langue des Belges doit être le français. Pour arriver à ce résultat, il est nécessaire que toutes les fonctions civiles et militaires soient confiées à des Wallons et à des Luxembourgeois; de cette manière, les Flamands, privés temporairement des avantages attachés à ces emplois, seront contraints d'apprendre le français, et l'on détruira ainsi peu à peu l'élément germanique en Belgique.»*

L'éradication de la composante néerlandaise de la Belgique était perçue comme une mission civilisatrice. Quiconque s'y opposait passait pour un barbare réfractaire au développement de la spiritualité et de la civili-

beschermen tegen de tegenslagen waarvan zoveel families het slachtoffer geworden zijn.»

Zonder Frankrijk, dat België beschouwde als een natuurlijk verlengstuk van zichzelf, was de francophonie er hoogst waarschijnlijk niet in geslaagd Vlaanderen voor 'België' te veroveren. Evenmin had België zonder de Franse bescherming kunnen blijven bestaan. Dat bleek toen op 2 augustus 1831 het Nederlandse leger, na de weigering van Koning Willem om het grensverdrag van de XVIII artikelen te aanvaarden, met groot gemak de Belgische troepen versloeg. Een Frans expeditieleger slaagde erin de 'Hollanders' tot de terugtocht te dwingen. Half september 1831 wierf Leopold I, die bevreesd was dat de 'Hollanders' zouden terugkomen, zestig Franse officieren aan voor de reorganisatie van zijn leger. Talleyrand merkte cynisch op dat België niet langer de bondgenoot van Frankrijk was, maar de satelliet ervan.

«Taalvrijheid»: de uitroeiing van het 'Germaanse element' in België

Het welslagen van de Belgische omwenteling betekende een ramp voor de positie van het Nederlands in de Vlaamse gewesten. Waar de revolutionairen erin slaagden de macht te verwerven, werd het Nederlands terstond geruild voor het Frans. De taalvrijheid was tijdens het bewind van Willem I een van de eisen van de francophone liberale oppositie van voornamelijk advocaten en journalisten. Aan Vlaanderen werd diezelfde vrijheid evenwel ontzegd. De Belgische taalvrijheid kwam in de praktijk uitsluitend neer op de vrijheid van de francophonen om overal en ten allen tijde Frans te spreken én de plicht van de Vlamingen om Frans te verstaan.

Charles Rogier, de Luikenaar die een van de belangrijkste leiders van de Belgische omwenteling was, schreef in 1832 aan Raikem, minister van Justitie, dat *«een van de grondprincipes van een goed bestuur bestaat in het hanteren van één enkele taal, en het is duidelijk dat die ene taal voor alle Belgen het Frans moet zijn. Om daartoe te komen moeten alle burgerlijke en militaire functies aan Walen en Luxemburgers worden toegekend: op die manier zullen de Vlamingen beroofd worden van het materiële voordeel van het gebruik van het Frans, zij zullen die taal leren, en men zal het Germaanse element in België kunnen uitroeien.»*

De uitroeiing van het Nederlandse element in België werd opgevat als een beschavingsopdracht. Wie zich ertegen verzette, was een barbaar die inging tegen de menselijke geest en tegen de ontwikkeling van de men-

sation humaines. Le Flamand a été privé de son identité. Il ne parlait qu'un *patois*, un baragouin de domestiques, qui ne souffrait pas la comparaison avec une langue culturelle supérieure telle que le français. Le français était la langue unitaire patriotique de la nouvelle Belgique. Comme l'exprimait le nationaliste wallon Raymond De Weerd en 1915, «La Belgique sera latine ou ne sera pas».

Dès le 16 novembre 1830, le gouvernement provisoire avait pris un arrêté linguistique érigeant le français en unique langue officielle dans les documents officiels. En agissant de la sorte, le gouvernement provisoire entendait uniquement réglementer l'exercice de la liberté linguistique: étant donné que «les langues flamandes et allemandes des habitants de certaines localités diffèrent parfois d'une province à l'autre, voire d'un district à l'autre» [traduction], il était impossible de fixer les lois dans un seul texte officiel. Il s'est développé une sorte d'idéologie linguistique belge: tout patriote digne de ce nom devait accepter le français comme langue culturelle «belge», suivie, sur pied d'égalité, par les dialectes flamands et wallons. Le fait d'imposer aux Wallons la connaissance du «flamand», même en Flandre, était une forme de discrimination interdite des Wallons qui hypothéquait la survie même de la Belgique, suscitait une vive animosité entre Flamands et Wallons et entachait l'héritage de 1830. On n'a alors naturellement pas tenu compte du fait que, contrairement aux dialectes wallons, les dialectes flamands – et donc germaniques – n'avaient pas le français comme langue culturelle de référence, mais bien le néerlandais. L'idéologie linguistique n'a dès lors servi, au travers de la monopolisation, par les francophones, des fonctions dirigeantes, que la colonisation éhontée de la Flandre par la Belgique francophone.

Le français est devenu la seule langue officielle de l'administration, de la justice, de l'armée, de l'enseignement moyen et de l'enseignement supérieur. Le principe de la liberté linguistique inscrit dans la Constitution a été interprété d'une manière telle qu'en Flandre, la liberté des fonctionnaires et des magistrats qui ne maîtrisaient pas le néerlandais a été assimilée à celle des habitants qui n'y maîtrisaient pas le français. Des dizaines de révolutionnaires ont fait des carrières fulgurantes et accédé à des fonctions dirigeantes dans l'administration centrale et dans la magistrature, tandis que la génération précédente, qui avait encore connu la tradition de la langue populaire, était mise à l'écart. Il n'était plus obligatoire de connaître la langue du peuple: les fonctionnaires et les magistrats ne devaient plus maîtriser «le flamand».

selijke beschaving. De Vlaming werd zijn eigenheid ontzegd. Hij sprak slechts een *patois*, een achterlijk brabbeltaaltje van meiden en knechten, die de vergelijking met een superieure cultuurtaal als het Frans niet kon doorstaan. Het Frans was de patriottische eenheidstaal van het nieuwe België of, zoals de wallingant Raymond De Weerd het in 1915 uitdrukte, «*La Belgique sera latine ou ne sera pas*».

Reeds op 16 november 1830 werd door het Voorlopig Bewind een taalbesluit uitgevaardigd waarbij het Frans tot enige officiële taal in staatsstukken werd verheven. Het Voorlopig Bewind beweerde met dit besluit slechts de uitoefening van de taalvrijheid te willen regelen: omdat «*de vlaemsche en duytsche taelen by de ingezetenen van zekere localiteyten, van provincie tot provincie en somtyds van district tot district, van elk-anderen verschillen*», was het onmogelijk één officiële tekst van de wetten vast te stellen. Er ontwikkelde zich zo iets als een Belgische taalideologie: een goede patriot moest het Frans als overkoepelende 'Belgische' cultuurtaal aanvaarden met daaronder, op voet van gelijkheid, Vlaamse en Waalse dialecten. Aan Walen de kennis van het 'Vlaams' opleggen, zelfs in Vlaanderen, werd beschouwd als een ongeoorloofde discriminatie van de Walen en was een smet op het erfgoed van 1830, aangezien dit het voortbestaan van België hypothekeerde en vijandschap verwekte tussen Vlamingen en Walen. Daarbij werd natuurlijk voorbijgegaan aan het feit dat de Vlaamse dialecten, in tegenstelling tot de Waalse dialecten, niet overkoepeld werden door de Franse cultuurtaal, maar wel door de Nederlandse. De taalideologie diende dan ook slechts de schaamteloze kolonisatie van Vlaanderen door Franstalig België door middel van de monopolisering van de eliteposities door Franssprekenden.

Het Frans werd de enige officiële taal in bestuur, gerecht, leger, middelbaar en hoger onderwijs. Het in de grondwet neergelegde beginsel van de vrijheid der talen werd zo geïnterpreteerd dat in Vlaanderen de vrijheid van Nederlandsonkundige ambtenaren en magistraten werd gelijkgesteld met die van de Fransonkundige inwoners. Tientallen revolutionairen maakten blitzcarrières en verwierven topfuncties in het centrale bestuur en in de magistratuur, terwijl de oudere generatie, die nog de traditie van de volkstaal had gekend, opzij geschoven werd. De taal van de bevolking kennen, was niet langer een verplichting: ambtenaren en magistraten moesten niet langer 'Vlaams' kennen.

Dans les décennies qui ont suivi la révolution belge, les néerlandophones ont tout bonnement été opprimés en Belgique. Les avocats qui voulaient plaider en néerlandais étaient poursuivis et sanctionnés, alors que le même sort était réservé aux citoyens qui se révoltaient. Comme d'autres, Jozef Schoep a appris à ses dépens ce que signifiait, dans la pratique, la liberté linguistique en Belgique. Schoep, qui était né à Hoogstraten et connaissait uniquement le néerlandais, se présenta en 1872 à la maison communale de Molenbeek-Saint-Jean pour y déclarer la naissance de son fils. L'officier de l'état civil consigna en français les déclarations faites en néerlandais par Schoep et s'adressa également en français au père. Schoep ne le comprit pas et quitta la maison communale en signe de protestation, sans avoir rempli les formulaires nécessaires. Le tribunal de Bruxelles le condamna à une amende de 50 francs, plus les frais. Schoep interjeta appel de ce jugement, assisté de deux avocats qui, tous deux, firent savoir qu'ils plaideraient en néerlandais. Le président de la Cour traita cette attitude d'enfantillage et refusa d'abord de donner son accord. Finalement, les défenseurs purent s'exprimer en néerlandais, à condition que les plaidoiries soient traduites, phrase par phrase, par un interprète juré, à l'attention des conseillers qui ne connaissaient pas le néerlandais. Lorsque les avocats de Schoep exigèrent toutefois aussi que le réquisitoire du ministère public soit traduit à l'attention de Schoep qui ne connaissait pas le français, le président refusa sèchement. La Cour confirma le jugement du tribunal. Devant la Cour de Cassation, maître De Laet, alors qu'il entamait sa plaidoirie en néerlandais, se vit interdire par le président l'utilisation d'une autre langue que le français. L'avocat général Mesdach de Ter Kiele jugea inconvenant que des avocats veuillent plaider en néerlandais devant des juges qui ne les comprenaient pas! La Cour de Cassation prononça un arrêt interdisant à la défense de plaider en néerlandais. Elle se basait sur la liberté linguistique et sur le fait qu'en Belgique, il n'existait aucune loi obligeant les membres de la Cour de Cassation à connaître le français, le néerlandais et l'allemand! Le fils de Schoep dut encore attendre jusqu'en 1882 pour avoir un acte de naissance légal. Son père était décédé entre-temps.

L'application lamentable des premières lois linguistiques

C'est dans les années 1870 et au cours des décennies qui suivirent que les premières lois linguistiques virent le jour. Elles ne mirent toutefois pas fin au mécanisme de francisation en cours. Le français resta la «langue nationale» mais, sous la pression du Mouvement flamand, il n'était plus possible d'éluder la question de

Er was in de decennia na de Belgische omwenteling zonder meer sprake van een onderdrukking van de Nederlandssprekenden in België. Advocaten die in het Nederlands wilden pleiten, werden vervolgd en bestraft, terwijl revolterende burgers hetzelfde lot beschoren was. Wat de Belgische taalvrijheid in de praktijk betekende, mocht onder meer Jozef Schoep aan den lijve ondervinden. Schoep, die geboren was te Hoogstraten en enkel Nederlands kende, bood zich in 1872 aan op het gemeentehuis van Sint-Jans-Molenbeek om er aangifte te doen van de geboorte van zijn zoon. De ambtenaar van de burgerlijke stand schreef de door Schoep in het Nederlands afgelegde verklaringen in het Frans op en sprak de vader ook in het Frans aan. Schoep verstond hem niet en verliet uit protest het gemeentehuis zonder de nodige formaliteiten vervuld te hebben. De rechtbank van Brussel veroordeelde hem tot een boete van 50 frank plus de kosten. Schoep kwam tegen dit vonnis in beroep en werd bijgestaan door twee advocaten, die beiden te kennen gaven dat zij in het Nederlands zouden pleiten. De voorzitter van het Hof noemde dit een *enfantillage* en gaf hiervoor eerst geen toestemming. Tenslotte werd toch toegestaan dat de verdedigers Nederlands zouden spreken, mits de pleidooien ten behoeve van de Nederlandsonkundige raadsheren volzin na volzin door een beëdigde tolk zouden vertaald worden. Toen de advocaten van Schoep echter ook de vertaling eisten van het requisitoir van de openbare aanklager ten behoeve van de Fransonkundige Schoep, werd dit door de voorzitter botweg afgewezen. Het Hof bekrachtigde het vonnis van de rechtbank. Voor het Hof van Cassatie kreeg meester De Laet, toen hij zijn pleidooi in het Nederlands begon, door de voorzitter een verbod opgelegd om zich van een andere taal dan het Frans te bedienen. Advocaat-generaal Mesdach de Ter Kiele noemde het onbetamelijk dat de advocaten in het Nederlands wilden pleiten voor rechters die hen niet verstonden! Het Hof van Cassatie vaardigde een arrest uit waarbij aan de verdediging verboden werd in het Nederlands te pleiten. Het baseerde zich op de taalvrijheid en op het feit dat er in België geen wet bestond die de leden van het Hof van Cassatie verplichtte Frans, Nederlands en Duits te kennen! Het zoontje van Schoep moest nog tot in 1882 wachten op een wettelijke geboorteakte. Zijn vader was inmiddels overleden.

De lamentabele toepassing van de eerste taalwetten

In de jaren 1870 en de daaropvolgende decennia kwamen de eerste taalwetten tot stand. Zij maakten echter geen einde aan het bestaande verfransingsmechanisme. Het Frans bleef de «nationale» taal, maar men kon er onder druk van de Vlaamse Beweging niet langer omheen de Nederlandssprekenden in

l'octroi des droits les plus élémentaires aux néerlandophones en Flandre. Ce qui signifia, pour la Flandre, le passage à un statut bilingue tandis que la Wallonie restait unilingue française. Pour Bruxelles et ses alentours, encore majoritairement néerlandophones, une batterie de dispositions d'exception étaient systématiquement prévues.

Les propositions de loi initiales, qui débouchèrent sur les diverses lois linguistiques, furent partiellement affaiblies en cours de discussion ou subirent tant de modifications qu'elles permirent de multiples interprétations. Ces lois linguistiques, notamment celle de 1878 sur l'administration, et celle de 1883 sur l'enseignement secondaire, ont délibérément été particulièrement mal appliquées jusqu'à la Première Guerre mondiale. Els Witte et Harry Van Velthoven parlent de «point de départ de ce qui allait devenir une tradition: un combat à mener deux fois en raison des difficultés d'application: une première fois pour obtenir les lois linguistiques, plus tard pour obtenir leur application correcte et intégrale. «Le gouvernement permettait que l'on enfrenne impunément les rares lois linguistiques, la Flandre continuait d'être envahie de fonctionnaires ignorant le néerlandais tandis que, lors du recrutement du personnel des services publics, les Flamands bilingues étaient lésés par un système d'examen inique.

La loi linguistique de 1878 sur l'administration eut pour effet qu'en Flandre, les fonctionnaires de l'État qui étaient en contact direct avec le public – et uniquement ceux-là – devaient désormais connaître également le 'flamand'. La connaissance du néerlandais, qui devint progressivement une condition requise pour une nomination dans les services provinciaux flamands, se limitait toutefois à un examen superficiel. Les examens étaient en outre de deux types: un examen unilingue 'français' et un examen bilingue 'flamand'. Si un francophone pouvait, sans peine, réussir l'examen 'français' à l'issue de l'école primaire, un Flamand devait avoir suivi l'enseignement secondaire inférieur ou déployer des efforts personnels considérables pour atteindre le niveau requis pour réussir l'examen 'flamand'. Si la connaissance du néerlandais que devaient démontrer les francophones était de type rudimentaire, on exigeait, de la part des Flamands, une connaissance approfondie du français, ce qui expliquait le taux d'échec élevé. Le nombre de postes vacants était identique pour les deux examens mais, du fait que tellement de Flamands échouaient à l'examen bilingue 'flamand', il était impossible de pourvoir les places qui leur étaient réservées. On décida, en guise de solution de fortune, de transférer en Flandre tous les lauréats surnuméraires de l'examen 'français'. Un subterfuge qui serait appliqué jusqu'en 1913

Vlaanderen de meest elementaire rechten toe te kennen. Dit betekende voor Vlaanderen de evolutie in de richting van een tweetalig statuut, terwijl Wallonië eentalig Frans bleef. Voor het toen nog overwegend Nederlandstalige Brussel en zijn ommeland waren telkens allerlei uitzonderingsbepalingen voorzien.

De oorspronkelijke wetsvoorstellen die leidden tot de diverse taalwetten, werden in de loop van hun behandeling gedeeltelijk afgezwakt of zodanig gewijzigd dat zij voor meervoudige uitleg vatbaar werden. Deze taalwetten, met name die op het bestuur van 1878 en die op het middelbaar onderwijs van 1883, werden tot aan de Eerste Wereldoorlog moedwillig bijzonder slecht toegepast. Els Witte en Harry Van Velthoven spreken van *«de start van een traditie waarbij, gezien de moeizame toepassing, meestal tweemaal strijd diende geleverd: eerst om de taalwetten te bekomen, later om ze correct en volledig te doen toepassen.»* De regering liet de weinige taalwetten straffeloos overtreden, Vlaanderen bleef overspoeld worden door Nederlandsonkundige ambtenaren. Tweetalige Vlamingen werden door een onrechtvaardig examensysteem bij de aanwerving van overheidspersoneel benadeeld.

De bestuursstaalwet van 1878 had tot gevolg dat in Vlaanderen de rijksambtenaren die rechtstreeks in contact met het publiek kwamen – en enkel zij -, voortaan ook 'Vlaams' moesten kennen. De kennis van het Nederlands, die men langzamerhand begon te vragen voor een aanstelling in de Vlaamse provinciale diensten, beperkte zich echter tot een oppervlakkig examen. Er waren bovendien twee soorten examens: een eentalig 'Frans' en een tweetalig 'Vlaams' examen. Terwijl een Franstalige na de lagere school moeiteloos het 'Franse' examen kon afleggen, moest een Vlaming al lager middelbaar onderwijs gevolgd hebben of zich enorme persoonlijke inspanningen getroosten teneinde het niveau te bereiken dat vereist was om te slagen voor het 'Vlaams' examen. Stelde de door Franstaligen te bewijzen kennis van het Nederlands nauwelijks iets voor, van Vlamingen werd een grondige kennis van het Frans geëist, zodat velen mislukten. Nu waren er voor beide examens evenveel plaatsen vacant verklaard. Doordat er zoveel Vlamingen voor het 'Vlaamse' tweetalige examen mislukten, geraakten de plaatsen voor Vlamingen niet opgevuld. Als 'noodoplossing' werden de boventalig geslaagden voor de 'Franse' proef naar Vlaanderen overgeheveld! Die truc werd nog in 1913 toegepast.

En outre, il ne faut pas perdre de vue qu'en Flandre, l'obligation de bilinguisme ne concernait que les emplois subalternes et que les fonctions supérieures et plus lucratives étaient occupées par un pourcentage considérable d'unilingues francophones. Voilà pourquoi l'usage du néerlandais était interdit dans les contacts écrits internes et hiérarchiques. Les néerlandophones furent écartés autant que possible des échelons supérieurs par le biais d'examens de promotion unilingues. On ne s'étonnera dès lors pas que les lois linguistiques furent systématiquement violées. En Flandre, il ne fut absolument pas question d'égalité entre le français et le néerlandais, ni en matière de nominations ni en matière de promotions.

Le fait qu'il ait fallu attendre jusqu'au 27 novembre 1888 – la Belgique existait alors déjà depuis près de 60 ans! – pour qu'un Flamand, en la personne d'Edward Coremans, se risque à prononcer le premier discours en néerlandais, en dit long sur le caractère anti-flamand de l'État belge. En 1898 fut promulguée la fameuse loi d'égalité. Jusqu'alors, les lois étaient adoptées uniquement en français et seule leur version française pouvait avoir une validité juridique. La proposition de loi qui prévoyait l'équivalence des deux langues nationales dans les textes légaux officiels fut vidée de sa substance au cours de l'examen parlementaire, de sorte que, finalement, seul le texte français resta valable en droit et le texte néerlandais ne conserva que la valeur d'une traduction officielle. Ce n'est qu'après une longue agitation flamboyante que la proposition de loi initiale recueillit une majorité à la Chambre. Presque 70 ans après la création de l'État belge, l'équivalence du néerlandais – qui, à l'époque, était déjà aussi parlé par la majorité de la population – et du français n'allait donc toujours pas de soi. Du reste, le parlement n'adopta le texte néerlandais officiel de la Constitution qu'en 1967 ...

Le refus wallon d'une Belgique bilingue

Entre 1906 et 1909, le gouvernement catholique, craignant que la question flamande ne divise la Belgique en deux, entreprit un certain nombre d'efforts afin de généraliser le bilinguisme au niveau national, ce qui signifiait qu'en Wallonie aussi, les fonctionnaires devaient maîtriser le néerlandais et l'utiliser dans leurs contacts avec les prolétaires flamands. Alors que les députés flamands considéraient ces mesures comme une conséquence de la loi d'égalité, l'idée d'une Belgique bilingue se heurta à une vive opposition de la part des députés wallons. On ne pouvait en aucun cas toucher au statut unilingue de la Wallonie. Le raisonnement selon lequel le fonctionnaire est au service du public et non l'inverse ne fut pas accepté. Imposer la connaissance

Bij dit alles moet voor ogen gehouden worden dat de verplichte tweetaligheid in Vlaanderen enkel gold voor de laagste betrekkingen en dat de hogere en meer lucratieve betrekkingen werden bezet door een aanzienlijk percentage francophone eentaligen. Dit verklaart waarom het gebruik van het Nederlands voor de interne en hiërarchische schriftelijke contacten verboden was. Nederlandssprekenden werden op de hogere echelons zoveel mogelijk geweerd door eentalige bevorderingsexamens. Dat de taalwetten systematisch overtreden werden, wekt dan ook geen verwondering. Van een gelijkheid van het Frans en het Nederlands in Vlaanderen was helemaal geen sprake, noch inzake benoemingen, noch inzake bevorderingen.

Dat het tot 27 november 1888 duurde – België bestond toen al bijna 60 jaar! – vooraleer in de Kamer een Vlaming, in de persoon van Edward Coremans, het aandurfde de eerste Nederlandstalige toespraak te houden, zegt genoeg over het Vlaamsvijandige karakter van de Belgische staat. In 1898 kwam de zogenaamde Gelijkheidswet tot stand. Tot dan toe werden de wetten uitsluitend in het Frans aangenomen en kon slechts de Franse tekst aanspraak maken op rechtsgeldigheid. Het wetsvoorstel, dat voorzag in de gelijkwaardigheid van de beide landstalen in officiële wetteksten, werd in de loop van de parlementaire behandeling uitgehold, waardoor uiteindelijk alleen de Franse tekst rechtsgeldig bleef en het Nederlands slechts de waarde behield van een officiële vertaling. Slechts na lange Vlaamsgezinde agitatie kreeg het oorspronkelijke wetsvoorstel in de Kamer een meerderheid achter zich. Bijna 70 jaar na de oprichting van de Belgische staat was de gelijkwaardigheid van het Nederlands – ook toen reeds de taal van de meerderheid van de bevolking – en het Frans dus nog steeds niet vanzelfsprekend. Overigens keurde het parlement de Nederlandse tekst van de grondwet pas in 1967 goed ...

De Waalse afwijzing van een tweetalig België

Tussen 1906 en 1909 werd door de katholieke regering, uit bevreesdheid dat de Vlaamse kwestie België in twee zou splijten, een aantal pogingen ondernomen om tot veralgemeende nationale tweetaligheid te komen. Dit hield in dat ambtenaren ook in Wallonië het Nederlands machtig moesten zijn en in hun contacten met Vlaamse proletariërs moesten hanteren. Terwijl de Vlaamse volksvertegenwoordigers dit zagen als een consequentie van de Gelijkheidswet, stuitte de idee van een tweetalig België op hevig verzet van de Waalse volksvertegenwoordigers. Aan het eentalig statuut van Wallonië mocht in geen geval geraakt worden. De gedachtegang dat de ambtenaar er is voor het publiek en niet omgekeerd, werd niet aanvaard. In Wallonië in

du néerlandais dans les services publics en Wallonie, au même titre que la connaissance obligatoire du français dans les services publics en Flandre, mettait en péril, selon eux, le 'droit' des Wallons à une représentation égale au sein de la fonction publique. Puisque les Wallons ne pouvaient pas ou ne voulaient pas apprendre le néerlandais, le bilinguisme impliquait que la fonction publique serait monopolisée par les Flamands, dont on supposait sans doute qu'ils maîtrisaient bien sûr parfaitement le français! En outre, le Wallon risquait, à la suite de l'instauration du bilinguisme sur l'ensemble du territoire de la Belgique, d'être privé du droit d'être jugé par «des magistrats de sa race, de sa mentalité, par des magistrats capables de comprendre non seulement ses mots, mais encore son esprit et son cœur.»

Le projet de mettre sur pied une «nation belge» a finalement échoué, et cet échec est imputable à l'attitude incohérente des Wallons: ils adoptèrent l'homogénéité linguistique et le principe de territorialité pour la Wallonie mais le «peuple des seigneurs» refusera ce même principe de territorialité pour la Flandre au motif du prétendu bilinguisme historique de cette dernière et parce que les Wallons devaient pouvoir se sentir «chez soi» partout en Flandre. Ce ne furent donc pas les Flamands qui rejetèrent le bilinguisme, mais bien les Wallons. Cette attitude eut des suites historiques lourdes de conséquences: pouvait-on continuer à refuser à la Flandre ce que l'on avait accordé à la Wallonie? D'un point de vue démocratique, cette situation n'était plus tenable à terme. Alors que tout droit linguistique était refusé à des dizaines de milliers de Flamands travaillant en Wallonie, la connaissance du français devait suffire, dans toute la Belgique, pour pouvoir être nommé dans la fonction publique! La double stratégie (principe de territorialité en Wallonie, principe de personnalité en Flandre) était surtout le fait du socialisme wallon. Conséquence paradoxale: le socialisme wallon fut l'allié objectif de la bourgeoisie de Flandre. Harry Van Velthoven qualifie à juste titre le Mouvement wallon de «*mouvement réactionnaire nourrissant la nostalgie de la situation linguistique de 1830*» (traduction). Cette attitude réactionnaire se manifesta également par l'opposition du Mouvement wallon à la néerlandisation de l'université de Gand et à la création de toute haute école flamande. Le chef de file socialiste wallon Jules Destrée déclara ainsi: «*Je suis hostile à toute espèce d'université flamande. Je ne veux pas de flamandisation de l'Université de Gand et je ne voterai pas un centime pour une université flamande.*» Un autre député socialiste wallon, le Liégeois Troclet, affirma que la Belgique n'avait besoin que d'une culture, «*la culture française, la seule qui puisse faire l'éducation du peuple flamand*». Non seulement les Wallons refusèrent-ils la généralisation du bilinguisme à l'ensemble de la Belgique, mais ce fu-

de openbare dienst de kennis van het Nederlands verplichten, zoals in Vlaanderen in de openbare dienst de kennis van het Frans verplicht was, bracht naar hun oordeel het 'recht' van de Walen op een gelijk aandeel in de openbare functies in het gedrang. Aangezien de Walen geen Nederlands konden of wilden leren, kwam tweetaligheid neer op een ambtenmonopolie van de Vlamingen, van wie men er blijkbaar vanuit ging dat het vanzelfsprekend was dat zij het Frans grondig beheersten! Bovendien dreigden de Walen door de invoering van tweetaligheid in heel België beroofd te worden van het recht geoordeeld te worden door «*des magistrats de sa race, de sa mentalité, par des magistrats capables de comprendre non seulement ses mots, mais encore son esprit et son cœur.*»

Als het project om een 'Belgische natie' tot stand te brengen, finaal mislukt is, is dat te wijten aan de inconsequente houding van de Walen: wat Wallonië betreft, werden de taalhomogeniteit en het territorialiteitsprincipe vooropgesteld; wat Vlaanderen betreft, werd hetzelfde territorialiteitsprincipe door het Waalse Herrenvolk afgewezen omwille van de vermeende historische tweetaligheid van Vlaanderen en omdat de Walen zich overall in Vlaanderen «*chez nous*» moesten kunnen voelen. Het zijn dus niet de Vlamingen geweest die de tweetaligheid hebben afgewezen, maar wel de Walen. Dit had verregaande historische consequenties: kon men aan Vlaanderen ontzeggen wat aan Wallonië werd toegestaan? Vanuit democratisch oogpunt was dit op termijn niet houdbaar. Terwijl aan de tienduizenden Vlaamse arbeiders in Wallonië elk taalrecht ontzegd werd, moest in heel België de kennis van het Frans volstaan om tot ambtenaar benoemd te kunnen worden! De dubbele strategie (territorialiteitsbeginsel in Wallonië, personaliteitsbeginsel in Vlaanderen) was vooral kenmerkend voor het Waalse socialisme. Het paradoxale gevolg daarvan was dat het Waalse socialisme de objectieve bondgenoot werd van de bourgeoisie in Vlaanderen. Harry Van Velthoven bestempelt de Waalse Beweging terecht als een «*reaktionaire beweging met Sehnsucht naar de taalsituatie van 1830*». Die reactionaire houding bleek ook uit het verzet van de Waalse Beweging tegen de vernederlandsing van de universiteit van Gent en tegen de oprichting van om het even welke Vlaamse hogeschool. Zo verklaarde de Waalse socialistische voorman Jules Destrée: «*Je suis hostile à toute espèce d'université flamande. Je ne veux pas de flamandisation de l'Université de Gand et je ne voterai pas un centime pour une université flamande.*» Een andere Waalse socialistische volksvertegenwoordiger, de Luikenaar Troclet, beweerde dat België slechts één cultuur nodig had en wel «*la culture française, la seule qui puisse faire l'éducation du peuple flamand*». Niet alleen werd de invoering van een veralgemeende tweetaligheid voor

rent également eux les premiers à brandir la menace d'une scission administrative, de crainte d'être dominés un jour par la majorité flamande en Belgique. Ce fut de nouveau Jules Destrée qui formula cette menace dans sa lettre ouverte au Roi de 1912.

L'Armée belge: un bastion antiflamand

La situation linguistique au sein de l'armée belge était franchement déplorable: «*Nulle part ailleurs on ne nota un aussi profond mépris pour le flamand, nulle part, on n'infériorisa autant ceux qui ne parlaient que le flamand.*» Au cours même des combats avec les troupes néerlandaises, avant que la Belgique ne devienne indépendante, le gouvernement provisoire décida que le français, *étant la langue généralement répandue en Belgique*, était la langue d'administration et de commandement à l'armée. L'armée devint aussitôt l'institution la plus francisée, mais aussi une des institutions les plus francisantes de l'État belge. Le cadre de l'armée était unilingue francophone et le français était la seule langue utilisée, alors que la majorité des soldats ne connaissaient pas cette langue. On ne pouvait devenir caporal sans maîtriser le français, mais on pouvait devenir général et ne pas connaître la langue parlée par la majorité des soldats. La loi du 18 mars 1838 organique de l'École militaire prévoyait uniquement qu'il fallait apprendre *les éléments de la langue flamande*, ne fût-ce qu'une heure par semaine. Ce n'est qu'en 1847 qu'une connaissance élémentaire du néerlandais fut également exigée lors de l'examen d'entrée à l'École militaire, mais celle-ci pouvait être remplacée par une connaissance équivalente de l'allemand ou de l'anglais! La proposition de la commission Grieven (1857) de scinder l'armée en des régiments flamands et wallons fut considérée comme une offense par le premier ministre Charles Rogier.

Vers 1860, Amand de Vos, un conscrit qui était devenu médecin militaire, écrivit qu'il y avait encore de nombreux médecins militaires «*pour lesquels la langue parlée par un Flamand avait aussi peu de sens que le grognement d'un cochon malade*». En 1872, le ministre de la guerre dut obliger, par circulaire, les chefs de corps à accepter les certificats médicaux rédigés en néerlandais par des médecins civils. En 1890, seuls douze des soixante-quatre sous-lieutenants diplômés de l'École militaire connaissaient le néerlandais. En 1891, il n'y avait qu'un seul professeur de néerlandais pour trois cents élèves. Le fait qu'il portait seulement le titre de *maître* et ne percevait qu'un salaire de 600 francs, alors que son collègue qui enseignait le français pouvait porter le titre de *professeur* et percevait un salaire de 1000 francs montre que le néerlandais n'était pas traité sur

heel België door de Walen afgewezen, bovendien waren het de Walen die voor het eerst met bestuurlijke scheiding dreigden, uit vrees op een dag door de Vlaamse meerderheid in België gedomineerd te worden. Het was opnieuw Destrée die dit dreigement uitte in zijn open brief aan de koning uit 1912.

L'Armée Belge: een anti-Vlaams bolwerk

Ronduit schrijnend waren de taaltoestanden in het Belgische leger: «*Nergens was het misprijzen voor het 'Vlaams' zo groot en werden de 'Vlaams'-sprekenden zo als inferieuren behandeld.*» Nog tijdens de gevechten met de Nederlandse troepen, vooraleer de Belgische onafhankelijkheid een feit was, besloot het Voorlopig Bewind dat het Frans, *étant la langue généralement répandue en Belgique*, in het leger de bevel- en administratietaal was. Het leger werd meteen de meest verfransende, maar ook een van de meest verfransende instellingen van de Belgische staat. Het kader van het leger was eentalig Frans en enkel het Frans werd gebruikt, terwijl de meerderheid van de soldaten Frans-onkundig was. Men kon geen koporaal worden zonder Frans te beheersen, maar wel generaal zonder de taal van de meerderheid van de soldaten te kennen. De wet van 18 maart 1838 inzake de Militaire School bepaalde slechts dat *les éléments de la langue flamande* moesten aangeleerd worden, zij het amper één uur per week. Pas in 1847 werd voor het toelatingsexamen tot de Militaire School ook een elementaire kennis van het Nederlands gevraagd, maar die mocht vervangen worden door een gelijkaardige kennis van het Duits of het Engels! Het voorstel van de Grievencommissie (1857) om het leger te splitsen in Vlaamse en Waalse regimenten, werd door Eerste minister Charles Rogier als een beleddiging opgevat.

Omstreeks 1860 schreef Amand de Vos, een loteling die het tot militair arts gebracht had, dat er nog veel militaire geneesheren waren «*die evenmin de taal van een Vlaming verstaan als 't gegrol van een ziek varken*». In 1872 moest de minister van Oorlog de korps-oversten per circulaire verplichten om geneeskundige attesten te aanvaarden die door burgerdokters in het Nederlands opgesteld waren. In 1890 kenden van de 64 aan de Militaire School afgestudeerde onderluitenanten slechts twaalf Nederlands. In 1891 was er slechts één leraar Nederlands voor 300 leerlingen. De ongelijkwaardige positie van het Nederlands in het leger bleek uit het feit dat hij slechts de titel van *maître* kreeg en een wedde ontving van 600 frank, terwijl zijn collega voor Frans de titel van *professeur* mocht voeren en duizend frank ontving. In 1912 was een kapitein dan weer

un pied d'égalité au sein de l'armée. En 1912, un capitaine estima quant à lui que la politesse exigeait que les demandes de permission pussent être comprises par les officiers qui ne connaissaient que le français... Destrée et consorts firent savoir qu'ils n'accepteraient pas que les médecins et officiers wallons soient tenus de maîtriser le néerlandais. En 1913, la Chambre adopta une loi linguistique pour l'armée améliorant quelque peu la situation, en théorie du moins. Cette loi entra en vigueur le 1^{er} janvier 1914.

Les craintes des flamingants, qui redoutaient de multiples violations de la loi linguistique pour l'armée de 1913, s'avérèrent fondées. Les événements de la Première Guerre mondiale le prouvèrent à suffisance. Il n'était même pas question d'un début d'exécution de la loi. Les communiqués bilingues restaient un vœu pieu et, même dans les endroits dangereux, dans les tranchées, les inscriptions restèrent encore longtemps unilingues françaises. Alfons van de Perre se plaignit à plusieurs reprises auprès des ministres et du Roi du fait qu'il n'y avait presque pas de livres en flamand, que les soldats flamands en prison étaient rossés s'ils parlaient néerlandais, qu'ils étaient régulièrement humiliés – un commandant aurait invectivé un Flamand ignorant le français en ces termes: *«Même les nègres au Congo comprennent ces ordres!»* -, que des soldats flamands étaient envoyés à la mort parce qu'ils n'avaient pas bien compris l'ordre donné en français, que même leurs épitaphes étaient rédigées en français et que seuls les soldats francophones étaient assignés à des postes avantageux et moins dangereux, derrière la ligne de front. Il écrivit au ministre Prosper Poulet que l'armée n'était là que pour servir les Wallons, pas les Flamands. Les universitaires flamands qui osaient parler néerlandais avec les officiers étaient qualifiés, d'après le ministre Aloïs van de Vyvere, de *flamingants* ou de *mauvaises têtes*. Il y ajouta encore: *«Les officiers sont wallons ou bien flamands francophones. Leurs idées sont anti-flamandes sans même qu'ils en soient conscients.»*

À partir de 1917, la répression des adeptes de la cause flamande au front s'intensifia encore. L'une des premières mesures prises par le nouveau chef d'état-major, le général Louis Rucquoy, fut de supprimer les «cercles d'étude». La censure des publications destinées aux soldats du front fut également renforcée, même préventivement. À la suite de ces mesures, l'activité flamingante disparut dans l'illégalité, donnant naissance au Mouvement frontiste (clandestin). La situation ne fait qu'empirer, lorsqu'en août 1917, le Roi Albert I^{er} nomma – contre la volonté du gouvernement – Armand De Ceuninck ministre de la Guerre. Cet homme de paille du Roi reçut carte blanche pour réprimer d'une main de fer le flamingantisme au front. Armand De Ceuninck

van oordeel dat de beleefdheid eiste dat verlofaanvragen konden verstaan worden door de officieren die alleen maar Frans kenden... Destrée en consorten gaven te kennen dat zij de verplichting van Waalse geneesheren en officieren om Nederlands te kennen niet zouden aanvaarden. In 1913 werd door de Kamer een taalwet voor het leger goedgekeurd, die op papier enige verbetering bracht. De wet werd op 1 januari 1914 van kracht.

De vrees van de flaminganten dat de legertaalwet van 1913, net zoals de andere taalwetten, massaal zou overtreden worden, werd bewaarheid, zoals bleek uit de gebeurtenissen tijdens de Eerste Wereldoorlog. Er was zelfs geen sprake van een begin van uitvoering van de wet. Tweektalige mededelingen bleven achterwege en zelfs op gevaarlijke plaatsen in de loopgrachten bleven de opschriften nog lang eentalig Frans. Alfons van de Perre klaagde herhaaldelijk bij ministers en bij de koning aan dat er bijna geen Vlaamse boeken waren, dat de Vlaamse soldaten in de gevangenschappen afgeranseld werden als zij Nederlands spraken, dat zij geregeld vernederd werden – zo zou een commandant een Fransonkundige Vlaming hebben toegesnuwd: *«Même les nègres au Congo comprennent ces ordres!»* -, dat Vlaamse soldaten de dood werden ingejaagd omdat zij het Franse bevel niet goed verstaan hadden, dat zelfs hun grafschriften in het Frans opgesteld waren en dat alleen Franssprekende soldaten voordelige en minder gevaarlijke postjes achter de frontlinie kregen. Aan minister Prosper Poulet schreef hij dat het leger er slechts was voor de Walen en niet voor de Vlamingen. Vlaamse universitaires die met de officieren Nederlands durfden te spreken, werden volgens minister Aloïs van de Vyvere bestempeld als *flamingants* of *mauvaises têtes*. Hij voegde er nog aan toe: *«De officieren zijn oftewel Walen oftewel Franssprekende Vlamingen. Hun geest is anti-Vlaams zonder dat zij het zelf weten.»*

Vanaf 1917 werd de repressie tegen de Vlaamsgezinden aan het front nog heviger. Een van de eerste maatregelen van de nieuwe stafchef, generaal Louis Rucquoy, bestond in de afschaffing van de zogenaamde studiekringen. Ook de censuur op de frontblaadjes werd versterkt, zelfs preventief. De flamingantische bedrijvigheid verdween als gevolg van deze maatregelen in de illegaliteit, zodat de geheime Frontbeweging ontstond. De toestand ging van kwaad naar erger toen koning Albert I – tegen de wil van de regering in – in augustus 1917 Armand De Ceuninck tot minister van Oorlog benoemde. Het bestrijden van elke uiting van Vlaamsgezindheid werd door De Ceuninck haast verheven tot oorlogsdoel. Degenen die tegen de wetsovertredingen

eut tôt fait d'élever la lutte contre toute manifestation d'attachement à la cause flamande au rang d'objectif de guerre. Ceux qui protestaient contre les infractions à la loi relative à l'emploi des langues étaient punis, alors que ceux qui l'enfreignaient n'étaient pas inquiétés. L'une des mesures consistait à muter les flamingants suspects dans les compagnies disciplinaires, une mesure administrative qui ne nécessitait pas de procédure judiciaire préalable. S'adressant à son chef de cabinet, Armand De Ceuninck indiquait qu'il regrettait ne pas pouvoir tout simplement faire fusiller «ces traîtres».

Albert I^{er} qui, en 1914, avait pourtant exhorté les Flamands à commémorer la bataille des Éperons d'Or, donnant ainsi l'impression de reconnaître l'existence du peuple flamand, ne joua pas un rôle très reluisant dans toute cette affaire. Aux conseils de cabinet du 1^{er} février et du 20 mars 1918, où la question flamande dans l'armée fut évoquée, le Roi refusa de prendre en considération la moindre revendication flamande. Les officiers savaient que le Roi et ses généraux partageaient leur mépris pour les Flamands. Les journaux flamands qui accordaient une trop grande attention aux situations intolérables au front s'exposaient à une interdiction de publication.

Après 1918, l'État belge continua à rejeter les revendications flamandes et la situation linguistique dans l'armée ne changea guère. Le Roi Albert I^{er} suivit de près les discussions sur les projets de loi relatifs à l'armée déposés en 1922 et continua à s'opposer aux revendications linguistiques. Le 8 février 1923, Aloïs van de Vyvere fit savoir à Joris Helleputte que «Le palais est tout à fait contre nous». Ce n'est qu'avec l'adoption de la loi de 1928 qu'une certaine avancée fut enregistrée – du moins, sur papier. Le principal acquis était que les ordres devaient désormais être donnés dans la langue du soldat. La loi prévoyait aussi, en principe, la création d'unités unilingues au sein de l'armée. En mai 1937, le ministre Denis fit recenser le nombre d'officiers qui avaient une connaissance suffisante du néerlandais, la norme étant qu'ils devaient être capables de tenir une conversation dans cette langue. L'enquête fit apparaître que seuls 48% avaient une connaissance suffisante du néerlandais et que, même dans les unités flamandes, il y avait encore 207 officiers (28%) qui avaient une connaissance insuffisante du néerlandais.

La loi du 30 juillet 1938 prévoyait la formation complète du soldat dans sa langue maternelle, en veillant strictement au bilinguisme des officiers et en constituant des compagnies unilingues, qui devaient être regroupées en régiments et même en divisions intégralement unilingues. Il aura fallu plus de 100 ans pour mettre fin légalement au monopole francophone sur l'armée !

inzake taalgebruik protesteerden, werden gestraft, terwijl de overtreders ongemoeid gelaten werden. Een van de maatregelen bestond in het overplaatsen van verdachte Vlaamsgezinden naar de strafcompagnies, een administratieve maatregel waaraan geen gerechtelijke procedure vooraf diende te gaan. Aan zijn kabinetschef zei De Ceuninck het te betreuren dat hij 'ces traîtres' niet eenvoudigweg mocht fusilleren.

Albert I, die nochtans in 1914 de Vlamingen had opgeroepen om de Guldensporenslag te herdenken en daarmee het bestaan van het Vlaamse volk leek te erkennen, speelde in dit alles een weinig fraaie rol. Op de kabinetsraden van 1 februari en 20 maart 1918, waarop de Vlaamse kwestie in het leger besproken werd, weigerde de koning ook maar de geringste Vlaamse eis in overweging te nemen. De officieren wisten dat zij in hun verachting voor de Vlamingen gesteund werden door de koning en door hun generaals. Vlaamse kranten die teveel aandacht aan de aan het front bestaande wan-toestanden besteedden, hing een publicatieverbod boven het hoofd.

Ook na 1918 bleef de Belgische staat de Vlaamse eisen afwijzen en veranderde er weinig aan de taaltoestanden in het leger. Koning Albert I volgde de discussies over de in 1922 ingediende legerontwerpen op de voet en bleef zich tegen de taaleisen verzetten. Op 8 februari 1923 liet Aloïs van de Vyvere Joris Helleputte weten dat «*Le Palais est tout à fait contre nous*». Pas met de goedkeuring van de wet van 1928 werd – althans op papier – enige vooruitgang geboekt. Het belangrijkste winstpunt was dat de bevelen in de taal van de soldaat dienden gegeven te worden. Tevens werd in principe gekozen voor eentalige legereenheden. In mei 1937 liet minister Denis bij de officieren een telling uitvoeren naar het aantal dat een voldoende kennis van het Nederlands had, waarbij als norm gold dat zij in die taal het woord moesten kunnen voeren. Het onderzoek wees uit dat slechts 48% een voldoende kennis van het Nederlands had, waarbij opviel dat er zelfs in de Vlaamse eenheden nog steeds 207 officieren (28%) waren met onvoldoende kennis van het Nederlands.

De wet van 30 juli 1938 voorzag in de volledige opleiding van de soldaat in zijn moedertaal door de hand te houden aan de tweetaligheid van de officieren en door eentalige compagnies te vormen, die tot integraal eentalige regimenten en zelfs divisies samengebracht dienden te worden. Meer dan honderd jaar waren nodig geweest om het Franstalige monopolie in het leger op een wettige wijze te doorbreken!

La «liberté linguistique» en matière judiciaire

La liberté linguistique, consacrée par l'article 23 de la Constitution belge, était taillée sur mesure pour les magistrats wallons, qui voyaient s'ouvrir à eux des perspectives de carrière quasi infinies, surtout à Bruxelles. En matière judiciaire, la liberté linguistique des citoyens ne s'appliquait que pour autant que *«la langue dont ils (les citoyens) veulent faire usage, soit comprise des juges et des avocats plaidant en matière civile, et en matière pénale, des juges, du ministère public et de leur défenseur»*. La présence d'un seul Wallon dans un tribunal flamand suffisait donc pour que l'ensemble de la procédure se déroule en français.

La révolution belge ne signifia rien de moins que le triomphe des magistrats et des avocats francophones. Dans sa mercuriale de 1864, le procureur général de Bavay a fait un tour d'horizon de l'emploi des langues en matière judiciaire depuis 1830. Devant les Cours d'appel de Bruxelles et de Gand, toutes les affaires civiles étaient traitées en français, et les avocats plaidaient dans la même langue. Il en allait de même dans les tribunaux de première instance de Gand, Termonde, Louvain, Malines, Anvers, Tongres, Hasselt et Courtrai. Les exceptions étaient, d'une part, Turnhout, où l'emploi du néerlandais était prédominant, et, d'autre part, Furnes, Bruges, Ypres et Audenaarde, où les procédures avaient lieu dans les deux langues. Dans les affaires pénales, le français était toujours utilisé à Bruxelles, Tongres et Anvers pour la procédure et les plaidoyers. En Flandre occidentale et orientale, la situation était à peine meilleure.

La première loi linguistique belge en matière judiciaire fut la loi du 17 août 1873 (loi Coremans). Cette loi stipulait qu'en Flandre occidentale et orientale, à Anvers, au Limbourg, dans l'arrondissement de Louvain et – pour autant que l'accusé ne connaisse que le néerlandais – dans l'arrondissement de Bruxelles, la procédure pénale devait en principe se dérouler en néerlandais. Cependant, les avocats pouvaient, moyennant l'accord du suspect, continuer à plaider en français, ce qui avait généralement pour conséquence que le ministère public faisait de même. Une personne qui ne connaissait pas le français et qui «optait» pour un plaidoyer en français, ne comprenait donc pas les chefs d'accusation portés contre lui par le ministère public. Dans l'arrondissement de Bruxelles, les tribunaux n'appliquaient tout simplement pas la loi, même lorsque l'accusé ne connaissait que le néerlandais.

Ce n'est qu'en 1935 – plus de 100 ans après la révolution d'opérette de 1830 – que fut adoptée une réglementation plus ou moins satisfaisante sur l'emploi des

«Taalvrijheid» in gerechtszaken

De taalvrijheid die in artikel 23 van de Belgische grondwet geconsacreerd werd, was op maat gesneden van de Waalse magistraten waarvoor zich nu schier onbeperkte carrièreperspectieven aandienden, vooral te Brussel. In gerechtszaken gold de taalvrijheid van de burgers slechts voorzover *«la langue dont ils (les citoyens) veulent faire usage, soit comprise des juges et des avocats plaidans en matière civile, et en matière pénale, des juges, du ministère public et de leur défenseur»*. De aanwezigheid van één enkele Waal in een Vlaamse rechtbank volstond dus opdat de volledige rechtspleging in het Frans zou verlopen.

De Belgische omwenteling was zonder meer de triomf van de Franstalige magistraten en advocaten. In zijn openingsrede uit 1864 gaf procureur-generaal de Bavay een overzicht van het taalgebruik in gerechtszaken sinds 1830. Voor de Hoven van Beroep te Brussel en te Gent werden alle burgerlijke zaken in het Frans behandeld en pleitten de advocaten in dezelfde taal. Dat was eveneens het geval in de rechtbanken van eerste aanleg te Gent, Dendermonde, Brussel, Leuven, Mechelen, Antwerpen, Tongeren, Hasselt en Kortrijk. Uitzonderingen waren enerzijds Turnhout, waar het gebruik van het Nederlands domineerde, en anderzijds Veurne, Brugge, Ieper en Oudenaarde, waar de rechtspleging in beide talen plaatsvond. In strafzaken werd te Brussel, Tongeren en Antwerpen steeds het Frans gebruikt in rechtspleging en pleidooien. In Oost- en West-Vlaanderen was de toestand nauwelijks beter.

De eerste Belgische taalwet in strafzaken was de wet van 17 augustus 1873 (wet-Coremans). Die wet bepaalde dat in Oost- en West-Vlaanderen, Antwerpen, Limburg, het arrondissement Leuven en – voor zover de beklaagde enkel Nederlands kende – het arrondissement Brussel, de strafrechtspleging in beginsel in het Nederlands diende te geschieden. Advocaten mochten echter, mits toestemming van de verdachte, in het Frans blijven pleiten, wat doorgaans tot gevolg had dat het openbaar ministerie hetzelfde deed. Een Frans-onkundige die voor een Frans pleidooi 'koos', begreep daardoor niet wat het openbaar ministerie hem ten laste legde. In het arrondissement Brussel pasten de rechtbanken de wet gewoonweg niet toe, ook niet wanneer de beklaagde enkel Nederlands kende.

Pas in 1935 – meer dan 100 jaar na de operette-revolutie van 1830 – kwam een min of meer bevredigende regeling voor het taalgebruik in gerechtszaken

langues en matière judiciaire, qui énonçait le principe d'une procédure unilingue dans la langue de la région. Ce n'était qu'à Bruxelles que la loi était susceptible d'amélioration. De plus, trois communes furent adjointes à l'agglomération bruxelloise pour l'emploi des langues en matière judiciaire (Evere, Ganshoren, Berchem-Sainte-Agathe).

Le néerlandais conquiert difficilement l'enseignement en Flandre

L'enseignement en Flandre n'échappa pas non plus au processus de francisation. La liberté linguistique belge réduisit à néant les efforts déployés par Guillaume Ier en faveur de l'enseignement populaire dans la langue maternelle. Le régime belge ferma les établissements d'enseignement (néerlandophones) créés par le roi Guillaume Ier. Le nombre d'écoles primaires des Pays-Bas du Sud fut réduit de moitié et tomba de 4.000 sous le régime néerlandais à 2.000 sous le gouvernement belge. Le français commença à se développer en tant que deuxième langue et même en tant que langue véhiculaire dans l'enseignement en Flandre. C'est dans les grandes villes comme Gand, Anvers et Bruxelles que la francisation fut la plus forte.

Alors que l'enseignement primaire en Flandre (unilingue) devait former des «Belges» bilingues, la Wallonie ne se souciait guère de l'apprentissage du néerlandais. Plutôt que de consacrer le temps disponible à la lecture, à l'écriture, à l'arithmétique et aux connaissances scientifiques et techniques, une grande partie était réservée à la deuxième langue nationale, au point même d'évincer l'enseignement dans la langue maternelle. Alfons Van de Perre démontra dans une brochure que le retard culturel et socioéconomique du peuple flamand était lié à ce système.

Dans l'agglomération bruxelloise et dans les communes situées le long de la frontière linguistique, le statut du néerlandais dans l'enseignement primaire était tout simplement catastrophique. Mis en place dans les écoles communales bruxelloises par le bourgmestre libéral Buisson, le système de transmutation, qui visait à faire en sorte que les enfants francophones apprennent le néerlandais et que les enfants d'expression «flamande» passent progressivement au français par le biais de l'apprentissage de leur propre langue standard, a rapidement dégénéré pour devenir un système éducatif humiliant pour les Flamands. L'objectif du bilinguisme ne fut nullement atteint: les enfants d'expression française ne connaissaient que le français, tandis que de nombreux enfants d'expression «flamande» de la première génération (les «petits Beulemans») ne maîtrisaient ni le français ni le néerlandais et accumulèrent dès lors un im-

tot stand, waarin het principe van eentalige rechtspleging in de streektaal werd vooropgesteld. Enkel wat Brussel betreft, liet de wet te wensen over. Bovendien werden voor het taalgebruik in gerechtszaken nog drie gemeenten (Evere, Ganshoren en Sint-Agatha-Berchem) bij de Brusselse agglomeratie gevoegd.

De moeizame vernederlandsing van het onderwijs in Vlaanderen

Ook het onderwijs in Vlaanderen ontkwam niet aan het mechanisme van de verfransing. De inspanningen van Willem I op het vlak van volksonderwijs in de moedertaal werden door de Belgische taalvrijheid teniet gedaan. De (Nederlandstalige) onderwijsinstellingen die koning Willem had opgericht, werden door het Belgische regime gesloten. Het aantal lagere scholen in de Zuidelijke Nederlanden werd gehalveerd van 4.000 onder het Nederlandse bewind tot 2.000 onder het Belgische. Het Frans begon aan een opmars als tweede taal en zelfs als voertaal in het onderwijs in Vlaanderen. De verfransing was het sterkst in de grote steden Gent, Antwerpen en Brussel.

Terwijl in (eentalig) Vlaanderen het lager onderwijs tweetalige «Belgen» moest vormen, lag men in Wallonië nauwelijks van het aanleren van het Nederlands wakker. In plaats van de beschikbare tijd aan lezen, schrijven, rekenen, wetenschappelijke en technische kennis te besteden, werd een groot deel voor de tweede landstaal gereserveerd, in die mate zelfs dat het onderwijs in de moedertaal erdoor verdrongen werd. Alfons Van de Perre toonde in een brochure aan dat de culturele en sociaal-economische achterstand van het Vlaamse volk met dit systeem verband hield.

In de Brusselse agglomeratie en in de taalgrensgemeenten was de positie van het Nederlands in het lager onderwijs ronduit rampzalig. Het door de liberale burgemeester Buisson in de Brusselse stedelijke scholen ingevoerde transmutatiesysteem, waarvan het doel erin bestond dat de Franstalige kinderen Nederlands zouden leren en dat de «Vlaams»-sprekende kinderen via het aanleren van de Nederlandse cultuurtaal geleidelijk naar het Frans zouden overschakelen, ontaardde al snel in een voor de Vlamingen vernederend onderwijsstelsel. Van de nagestreefde tweetaligheid kwam niets in huis: de Franssprekende kinderen kenden enkel Frans, terwijl vele «Vlaams»-sprekende kinderen (de zogenaamde Beulemans) in een eerste generatie Frans noch Nederlands beheersten en een grote leerachterstand opliepen. Elke leerling die enkele noties Frans kende, werd vanaf het eerste leerjaar in Fransta-

portant retard scolaire. Tous les élèves qui avaient quelques notions de français étaient placés dans des classes francophones dès la première année. Le degré de transition fut ramené à un an, voire totalement supprimé. Le redoublement devint dès lors la norme, pour les enfants d'expression «flamande», et le simple fait d'être Flamand était généralement suffisant pour accumuler trois ans de retard de scolarité.

Harry Van Velthoven décrit comme suit l'immense préjugé dont souffraient les classes flamandes à Bruxelles: «Car qui, en définitive, était encore inscrit dans ces classes? Seulement les enfants d'expression flamande les plus pauvres issus des classes sociales les plus modestes, c'est-à-dire des enfants reconnaissables de loin à leur manque de propreté, à leur indigence et à leur air famélique. Ils constituaient des classes de gueux, des ghettos flamands craints et méprisés par leurs professeurs et par leurs condisciples». Le mot «flamand» était associé à la pauvreté et à la misère. On n'était inscrit dans les classes flamandes que lorsqu'on était trop bête ou trop pauvre. La liberté du chef de famille sur laquelle était basé tout le système Buls a en outre vidé les classes flamandes de leurs élèves. Si l'on dénombrait encore 41 classes flamandes au premier degré en 1904, ce chiffre tomba à 31 en 1910 pour ne plus être que de 4 en 1914. L'enseignement communal primaire bruxellois ne comptait plus, en 1914, que 6 classes flamandes contre 405 classes francophones, alors que 56% des élèves parlaient le «flamand» chez eux!

Il fallut attendre l'entrée en vigueur de la loi du 14 juillet 1932 pour que le principe de territorialité soit plus ou moins appliqué à l'enseignement primaire: les cours devaient être donnés en néerlandais dans la partie flamande du pays. Cependant, cette loi était également insatisfaisante à plus d'un titre. Pour Bruxelles et les communes de la frontière linguistique, le principe de la langue maternelle (ou langue usuelle) comme langue d'enseignement (principe de personnalité) prévalait toujours. Le contrôle de la langue qui était effectivement parlée à la maison par l'inspection créée spécialement à cet effet, n'était pas effectué correctement. Le processus de francisation de la région bruxelloise ne put être freiné par la loi. À cette époque, la langue maternelle de près de 40% des enfants était encore le néerlandais et 20% des bilingues étaient considérés comme des Flamands. La loi de 1932 fit que la francisation de Bruxelles s'est poursuivie, alors que la Flandre se néerlandisait. De plus, les établissements entièrement libres échappaient au régime légal, de sorte qu'un enseignement primaire francophone pouvait toujours être organisé en Flandre. Les «classes de transmutation»

lige classes géplaatst. De overgangsgraad werd teruggebracht tot één jaar of zelfs afgeschaft. Daardoor werd zittenblijven voor 'Vlaams'-sprekende kinderen de regel en volstond Vlaams zijn doorgaans voor drie jaar leerachterstand.

Harry Van Velthoven beschrijft het immense vooroordeel dat tegenover de Vlaamse klassen in Brussel bestond: «Want wie bevolkte uiteindelijk nog deze klassen? Alleen de armste Vlaamssprekende kinderen uit de laagste sociale lagen, vanop afstand herkenbaar aan de onzindelijkheid, de haveloosheid en het hongerig uitzicht. De klassen van de luiskoppen, Vlaamse ghetto's geschuwd en geminacht door leerkrachten en medeleerlingen.» «Vlaams» werd geassocieerd met armoede en ellende. Men zat slechts in de Vlaamse klassen omdat men te dom of te arm was. De vrijheid van het gezinshoofd waarop het systeem-Buls uitdraaide, leidde tot een leegloop van de Vlaamse klassen. Terwijl de eerste graad er in 1904 nog 41 telde, waren dat er in 1910 nog 31 en was het aantal in 1914 tot vier geslonken. In totaal telde het gemeentelijk lager onderwijs van Brussel in 1914 nog 6 Vlaamse tegenover 405 Franstalige klassen, terwijl de huistaal van 56% van de leerlingen het «Vlaams» was!

Het zou duren tot de inwerkingtreding van de wet van 14 juli 1932 vooraleer het territorialiteitsprincipe voor het lager onderwijs min of meer werd gerealiseerd: de lessen moesten in het Vlaamse landsgedeelte in het Nederlands worden gegeven. Toch was ook deze wet in diverse opzichten onbevredigend. Voor Brussel en de taalgrensgemeenten bleef het principe van de moedertaal (of omgangstaal) als onderwijstaal gelden (personaliteitsbeginsel). De controle op de werkelijke huistaal door de speciaal daarvoor opgerichte inspectie werd gebrekkig uitgevoerd. Het verfransingsproces in het Brusselse kon door de wet niet worden afgeremd. Op dat ogenblik had nog ongeveer 40% van de kinderen het Nederlands als moedertaal en werd nog eens 20% tweetaligen als Vlamingen beschouwd. De wet van 1932 had tot gevolg dat, terwijl Vlaanderen vernederlandste, Brussel verder verfransde. Bovendien ontsnapten de geheel vrije instellingen aan het wettelijke regime, waardoor ook in Vlaanderen nog altijd Franstalig lager onderwijs kon ingericht worden. De zogenaamde transmutatieklassen voor anderstalige kinderen – waarvan er in 1963 nog 235 bestonden – werden pas

pour enfants allophones – qui étaient encore au nombre de 235 en 1963 – ne furent supprimées qu’avec la loi du 30 juillet 1963 sur l’emploi des langues dans l’enseignement.

Peu après la révolution belge, la plupart des écoles secondaires choisirent le français comme langue véhiculaire pour tous les cours, y compris les cours de langue maternelle. Même en dehors des cours, le français devint la langue obligatoire. Le *signum linguae* fut maintenu dans la plupart des écoles catholiques jusqu’à la Première Guerre mondiale, et parfois même au-delà. Il faudra de nombreuses décennies pour que le néerlandais reconquière sa position légitime dans l’enseignement secondaire en Flandre. Le cours de néerlandais n’était le plus souvent qu’une branche secondaire, à laquelle peu d’heures de cours étaient consacrées et pour laquelle aucun diplôme n’était requis.

En 1883 fut votée la première loi linguistique relative à l’enseignement secondaire, qui ne réalisait cependant qu’une néerlandisation partielle et laissait ouvertes plusieurs portes de sortie permettant de la contourner. Ainsi, seules cinq matières furent graduellement néerlandisées (néerlandais, anglais, allemand, histoire/géographie et sciences naturelles) et la loi permettait d’utiliser le français dans les cours néerlandisés. Cela pouvait déboucher sur des cours bilingues au lieu de cours exclusivement en néerlandais voire sur la création de sections wallonnes où le français était utilisé pour tous les cours! La loi présentait un autre inconvénient, celui qu’elle ne s’appliquait pas aux écoles catholiques. Une situation qui perdurera jusqu’à l’adoption d’une loi en 1910. Cette même loi insistait sur l’unilinguisme néerlandais de manière encore plus marquée que la loi de 1883, mais, en revanche, elle laissait les sections wallonnes en paix, voire permettait d’en créer de nouvelles. Tout d’abord, la loi linguistique du 14 juillet 1932, déjà citée dans le cadre de l’enseignement primaire, assura la néerlandisation définitive de l’enseignement secondaire officiel – et, étant subordonnés au respect de la réglementation l’octroi de subsides de l’État et l’homologation des certificats, également celle de l’enseignement secondaire libre – en Flandre. La loi impliquait notamment la disparition progressive des sections francophones en Flandre (unilingue). Toutefois, dans l’agglomération bruxelloise et la région de la frontière linguistique, le principe «langue maternelle= langue véhiculaire» (principe de personnalité) demeura d’application, de sorte que la francisation de Bruxelles put se poursuivre sans encombre.

Le fait qu’il fallut attendre jusqu’en 1930 – date à laquelle la Belgique fêta son centenaire – pour que la Belgique officielle permette aux jeunes Flamands de

afgeschafte met wet van 30 juli 1963 op het taalgebruik in het onderwijs.

Kort na de Belgische omwenteling kozen de meeste middelbare scholen het Frans als voertaal van alle lessen, met inbegrip van de lessen moedertaal. Zelfs buiten de lessen werd het Frans de verplichte omgangstaal. Het *signum linguae* werd in de meeste katholieke scholen gehandhaafd tot aan de Eerste Wereldoorlog en soms nog langer. Het zou vele decennia duren vooraleer het Nederlands in het middelbaar onderwijs in Vlaanderen zijn rechtmatige positie zou herwinnen. Het vak Nederlands was meestal slechts een bijvak, waaraan weinig lesuren besteed werden en waarvoor geen diploma vereist was.

In 1883 kwam de eerste taalwet op het middelbaar onderwijs tot stand, die echter slechts een gedeeltelijke vernederlandsing bewerkstelligde en allerlei achterpoortjes openliet. Zo werden trapsgewijs slechts vijf vakken vernederlandst (Nederlands, Engels, Duits, geschiedenis/aardrijkskunde en natuurwetenschappen) en bood de wet de mogelijkheid om de vernederlandste vakken tegelijkertijd in het Frans te geven. Dat kon leiden tot tweetalige in plaats van uitsluitend Nederlandstalige lessen en zelfs tot de oprichting van Waalse afdelingen met het Frans als voertaal voor alle lessen! Een ander minpunt van de wet was dat zij niet van toepassing was op de katholieke scholen. Daarin werd pas verandering gebracht door een wet die in 1910 werd aangenomen. In diezelfde wet lag de nadruk ook sterker op de Nederlandseentaligheid dan in de wet van 1883, maar daar stond tegenover dat de Waalse afdelingen ongemoeid gelaten werden en dat er zelfs nieuwe zouden opgericht worden. Eerst de taalwet van 14 juli 1932 zorgde voor de definitieve vernederlandsing van het officieel middelbaar onderwijs – en, via de koppeling van de regeling aan de toekenning van rijkssubsidies dan wel aan de homologatie van getuigschriften, eveneens van het vrij middelbaar onderwijs - in Vlaanderen. De wet impliceerde onder meer de uitdoving van de Franstalige afdelingen in (eentalig) Vlaanderen. In de Brusselse agglomeratie en de taalgrensstreek bleef echter het principe «moedertaal = voertaal» (personaliteitsbeginsel) van toepassing, zodat de verfransing van Brussel ongestoord kon doorgaan.

Veelzeggend voor het francofiele en Vlaamsvijandige karakter van de Belgische staat is het feit dat het tot 1930 – toen België zijn eeuwfeest vierde - duurde voor-

suivre l'enseignement supérieur dans leur propre langue en dit long sur le caractère francophile et flamandophobe de l'État belge. La flamandisation de l'université de Gand, fondée par Guillaume Ier, roi des Pays-Bas, fut contrecarrée pendant plusieurs décennies par le régime belge. Pendant la Première Guerre mondiale, les Flamands, plus particulièrement les soi-disant activistes, durent même s'adresser aux Allemands pour faire valoir leur droit: la *Vlaamse Hoogeschool* de Gand ouvrit ses portes en octobre 1916. Après la Première Guerre mondiale, cette avancée fut réduite à néant par l'État belge. Des mesures de représailles furent immédiatement prises à l'encontre des professeurs et de ceux qui avaient eu l'audace de s'inscrire comme étudiant à la *Vlaamsche Hoogeschool*.

Le régime belge mit tout en œuvre pour empêcher la formation d'une élite universitaire flamande à part entière. Faute de disposer d'un enseignement supérieur dispensé en néerlandais, les Flamands étaient condamnés à continuer à occuper les emplois les plus mal payés, à moins d'accepter de se franciser. En écartant le néerlandais dans l'enseignement supérieur, on garantissait aux francophones l'accession à l'ensemble des fonctions sociales les plus importantes et la poursuite de la colonisation de la Flandre. De nouveau, il y eut des ingérences royales: en juillet 1914, Frans Van Cauwelaert reçut des informations confidentielles révélant qu'Albert Ier, craignant pour les Wallons, était opposé à «*eene volledig Vlaamsche Hoogeschool*» (une Ecole supérieure tout à fait flamande). Jusqu'à aujourd'hui, les Cobourgs ont toujours pris le parti de la Wallonie au détriment de l'intérêt flamand...

Les lois sur l'emploi des langues en matière administrative de 1921 et 1932: vers une Flandre unilingue – sans Bruxelles

La loi de 1878 sur l'emploi des langues en matière administrative (cf. *supra*) accordait une liberté totale aux administrations communales et provinciales, tant dans le choix de leur langue de service interne que dans celui de leur langue de contact avec le public. En 1900, le français continuait de dominer dans les grandes villes flamandes (sauf à Anvers), aux abords de la frontière linguistique et autour de Bruxelles. Par ailleurs, la loi de 1878 n'imposait la connaissance du néerlandais qu'aux fonctionnaires du Royaume qui entraient en contact direct avec le public et la loi était mal appliquée. Les Wallons étaient surreprésentés au sein des cadres, c'est-à-dire dans les fonctions supérieures. La langue de service interne dans les administrations du Royaume était et restait le français. Lesdites administrations avaient dès lors tendance à s'adresser en français aux administrations subordonnées et au public.

aleer het officiële België het toestond dat jonge Vlamingen in hun eigen taal hoger onderwijs konden volgen. De vernederlandsing van de Gentse universiteit, opgericht door de Nederlands koning Willem I, werd decennia lang door het Belgische regime tegengehouden. Het moest zelfs zover komen dat de Vlamingen, meer bepaald de zogenaamde activisten, zich in de Eerste Wereldoorlog tot de Duitsers moesten wenden om recht te verkrijgen: de *Vlaamsche Hoogeschool* van Gent opende in oktober 1916 haar deuren. Na de Eerste Wereldoorlog werd deze verwezenlijking door de Belgische staat ongedaan gemaakt. Meteen werden represailles getroffen tegen de docenten en tegen degenen die het hadden aangedurfd zich aan de *Vlaamsche Hoogeschool* als student in te schrijven.

Het Belgische regime deed er alles aan om de vorming van een volwaardige Vlaamse universitaire elite te verhinderen. Zonder hoger onderwijs in het Nederlands waren de Vlamingen gedoemd om het slechtst betaalde werk te blijven verrichten, tenzij zij zich lieten verfransen. De uitsluiting van het Nederlands in het hoger onderwijs garandeerde dat alle belangrijke maatschappelijke functies voorbehouden bleven aan Franstaligen en dat de kolonisatie van Vlaanderen kon blijven doorgaan. Opnieuw was er sprake van koninklijke bemoeienissen: in juli 1914 ontving Frans Van Cauwelaert vertrouwelijke informatie waaruit bleek dat Albert I uit vrees voor de Walen gekant was tegen «*eene volledig Vlaamsche Hoogeschool*». Tot op de dag van vandaag kiezen de Coburgs steeds voor Wallonië en tegen het Vlaams belang ...

De bestuursstaalwetten van 1921 en 1932: op weg naar een eentalig Vlaanderen-zonder-Brussel

De bestuursstaalwet van 1878 (cfr. *supra*) liet de gemeente- en provinciebesturen volledig vrij, zowel in de keuze van hun interne diensttaal als in de keuze van de taal van hun betrekkingen met het publiek. In 1900 overheerste het Frans nog steeds in de grote Vlaamse steden (behalve Antwerpen), in de taalgrensstreek en rond Brussel. Bovendien legde de wet van 1878 de kennis van het Nederlands slechts op aan de rijksambtenaren die rechtstreeks met het publiek in contact kwamen en werd de wet slecht toegepast. De Walen waren oververtegenwoordigd in de kaders, met name wat de hogere functies betreft. De interne diensttaal in de rijksadministraties was en bleef het Frans. Daardoor waren deze administraties geneigd om zich tevens in het Frans te wenden tot de ondergeschikte besturen en tot het publiek.

La loi sur l'emploi des langues en matière administrative du 31 juillet 1921 visait avant tout à réglementer l'usage dans les administrations subordonnées. Le principe fondateur de la loi était que la langue régionale était la langue de l'administration. Dans les provinces et les arrondissements flamands, les administrations subordonnées devaient utiliser le néerlandais comme langue de service interne et dans leur correspondance avec les instances supérieures. Une série d'exceptions étaient cependant prévues au principe de l'unilinguisme néerlandais de la Flandre. Des changements de statut linguistique étaient par exemple possibles sur la base des résultats des recensements linguistiques décennaux. Dans les communes où le recensement faisait apparaître que la majorité de la population parlait une autre langue que celle de la province à laquelle elle appartenait, le conseil communal pouvait, à la majorité simple, décider d'utiliser cette autre langue comme langue de service interne. Tous les services publics étaient alors tenus de suivre cette décision. Qui plus est, la loi du 1921 imposait un bilinguisme externe (avis et communications) aux administrations communales lorsque 20% des électeurs le demandaient, ce qui fut le cas dans de nombreuses villes flamandes.

Les communes de l'agglomération bruxelloise et de la province du Brabant pouvaient choisir librement la langue de service interne, qui était dès lors, sans aucune exception, le français. Elles étaient même libres de décider de l'emploi des langues dans leurs contacts externes et donc de leur degré de bienveillance à l'égard des néerlandophones! Le néerlandophone avait toutefois droit à une traduction officielle, ce qui l'exposait bien entendu à une pression linguistique au plan administratif. Seuls les avis et communications au public devaient être rédigés dans les deux langues. La disposition selon laquelle il fallait employer, dans l'agglomération bruxelloise ainsi que dans l'administration centrale, un nombre égal de fonctionnaires par le biais de concours en français et en néerlandais, fut remplacée par la condition que les candidats-fonctionnaires devaient attester d'une certaine connaissance de la deuxième langue, variant selon le rang administratif. Dans la pratique, cette mesure est restée lettre morte, car il y avait trop d'échappatoires et pas de sanctions. L'agglomération bruxelloise était étendue à 16 communes, alors que Bruxelles-ville absorbait les communes flamandes de Haren, de Neder-Over-Heembeek et de Laeken. L'application de la loi fut tellement déficiente que, fin 1929, de nombreuses circulaires parurent en vue d'assurer une exécution correcte.

La loi de 1932 sur l'emploi des langues en matière administrative revint aux principes consacrés par la loi de 1921. Les services internes des communes devin-

De bestuursstaalwet van 31 juli 1921 beoogde in de eerste plaats een regeling voor de ondergeschikte besturen. Het basisprincipe van de wet hield in dat de streektaal de bestuurstaal was. Ondergeschikte besturen moesten in de Vlaamse provincies en arrondissementen het Nederlands gebruiken als interne diensttaal en in hun correspondentie met hogere instanties. Er waren echter allerlei uitzonderingen voorzien op het principe van de Nederlandstalige eentaligheid van Vlaanderen. Zo werden veranderingen van het taalstatuut mogelijk op basis van de uitslag van de tienjaarlijkse talentellingen. In die gemeenten waar uit de talentelling bleek dat de meerderheid van de bevolking een andere taal sprak dan die van de provincie waartoe ze behoorde, kon de gemeenteraad bij gewone meerderheid beslissen die andere taal te gebruiken als interne diensttaal. Alle openbare diensten moesten dan die beslissing volgen. Bovendien legde de wet van 1921 uitwendige tweetaligheid (berichten en mededelingen) op aan de gemeentebesturen wanneer 20% van hun kiezers dat vroegen, wat in vele Vlaamse steden gebeurde.

Wat de gemeenten van de Brusselse agglomeratie en de provincie Brabant betrof, mochten die instanties de interne diensttaal vrij kiezen, zodat dit op een enkele uitzondering het Frans was. Zij mochten zelfs vrij beslissen over het taalgebruik in hun externe betrekkingen en dus over hoe welwillend ze zouden zijn tegenover Nederlandstaligen! Wel had de Nederlandstalige recht op een officiële vertaling, waardoor hij uiteraard aan administratieve taaldruk werd blootgesteld. Slechts mededelingen en berichten aan het publiek moesten tweetalig zijn. De bepaling dat in de Brusselse agglomeratie, net als in de centrale administratie, een gelijk aantal ambtenaren via Nederlandse en Franse examens moesten aangeworven worden, werd vervangen door de eis dat kandidaat-ambtenaren een zekere kennis van de tweede taal moesten hebben, afhankelijk van de administratieve rang. In de praktijk bleef dit dode letter, omdat er teveel achterpoortjes waren en bij gebrek aan sancties. De Brusselse agglomeratie werd tot 16 gemeenten uitgebreid, terwijl Brussel-stad de Vlaamse gemeenten Haren, Neder-Over-Heembeek en Laken opslopte. De wet werd zo gebrekkig toegepast dat eind 1929 reeds talrijke omzendbrieven met het oog op een correcte uitvoering waren verschenen.

In de bestuursstaalwet van 1932 werd teruggegrepen naar de principes van de wet van 1921. De interne diensten van de gemeenten werden eentalig zonder nog de

rent unilingues sans possibilité d'ajouter une seconde langue. Toutefois, la loi de 1932 disposait également que les communes situées le long de la frontière linguistique étaient dotées d'un statut linguistique «flottant» en fonction du résultat du recensement décennal. Dès qu'il ressortait de ce recensement linguistique que 30% de la population parlait une langue différente de celle de la majorité, tous les services administratifs devaient passer au bilinguisme externe et instaurer un réseau scolaire distinct pour chaque communauté linguistique. La langue administrative changeait dès qu'une majorité allophone se constituait. Alors que ces règles ne s'appliquaient, en principe, qu'aux communes situées le long de la frontière linguistique, elles furent également invoquées, par les francophones, pour la zone «frontalière» bruxelloise en vue d'une extension de l'agglomération bruxelloise. Si, pour l'agglomération bruxelloise, le bilinguisme individuel des fonctionnaires restait le principe de base, les examens linguistiques n'étaient souvent qu'une simple formalité, de sorte qu'en 1963, quelque 90 pour cent des fonctionnaires dirigeants étaient toujours francophones.

En ce qui concerne l'administration centrale, elle opta pour le bilinguisme du service basé sur l'unilinguisme des fonctionnaires, ceux-ci étant répartis selon des rôles linguistiques entre lesquels un «équilibre équitable» devait être dégagé. On ne progressa toutefois que lentement dans la voie d'un «équilibre équitable», une fraude importante étant enregistrée dans certains départements. L'administration resta dominée par une hiérarchie francophone qui maintint les néerlandophones en position d'infériorité. Afin de garantir l'unité de l'administration, des auxiliaires bilingues furent adjoints aux fonctionnaires dirigeants francophones. En 1940, soit huit ans après le projet d'«équilibre équitable», le ministère de l'Éducation comptait toujours sept francophones sur huit hauts fonctionnaires !

Comment la Belgique s'est désintéressée de l'économie de la Flandre

Witte et Van Velthoven indiquent que le monopole francophone des postes d'élite dans tous les domaines - parlement, gouvernement, administration centrale, magistrature, armée, diplomatie, entreprises, hiérarchie religieuse, enseignement secondaire et universitaire - coïncida avec le déclin économique de la Flandre, alors que, pendant des siècles, elle avait été l'une des régions les plus riches d'Europe: «Vers 1850, délaissée par la «haute finance» bruxelloise qui se concentra sur la richesse industrielle wallonne («la Bruxellisation de la Wallonie»), abandonnée par sa propre classe supérieure et riche, la Flandre est devenue la pauvre Flan-

de

possibilité van toevoeging van een tweede taal. Tegelijkertijd echter bepaalde de wet van 1932 dat de gemeenten aan de taalgrens een 'zwevend' taalstatuut kregen volgens de uitslag van de tienjaarlijkse talentelling. Van zodra uit de tienjaarlijkse talentelling bleek dat 30% van de bevolking een andere taal sprak dan die van de meerderheid, moesten alle overheidsadministraties de uitwendige tweetaligheid in acht nemen en moest er werk gemaakt worden van een taalgesecheiden schoolnet. Wanneer er een anderstalige meerderheid ontstond, dan veranderde de bestuurstaal. Waar deze regeling in principe slechts voor de taalgrensgemeenten gold, werd zij door de francophonie ook voor het Brusselse 'grensgebied' ingeroepen om een verdere uitbreiding van de Brusselse agglomeratie te legitimeren. Hoewel voor de Brusselse agglomeratie zelf de individuele tweetaligheid van de ambtenaar het uitgangspunt bleef, werden de taalexamens vaak tot een formaliteit herleid, zodat in 1963 nog steeds ongeveer 90% van de hoogste categorie ambtenaren Franstalig was.

Wat de centrale administratie betrof, werd in de bestuurstaalwet van 1932 gekozen voor de tweetaligheid van de dienst op basis van de eentaligheid van de ambtenaren. De ambtenaren werden ingedeeld in taalrollen waartussen een 'billijk evenwicht' moest ontstaan. Er werden evenwel slechts traag vorderingen gemaakt in de richting van een 'billijk evenwicht', waarbij groot-schalige ontduiking voorkwam in sommige departementen. De administratie bleef door een Franstalige hiërarchie beheerst, waardoor de inferieure positie van de Nederlandssprekenden bestendigd werd. Aan Franstalige topambtenaren werden tweetalige adjuncten toegevoegd om de eenheid van de administratie te waarborgen. In 1940, acht jaar na het beoogde 'billijke evenwicht', waren in het Ministerie van Onderwijs zeven van de acht topambtenaren nog steeds Franstalig!

De economische verwaarlozing van Vlaanderen door België

Witte en Van Velthoven wijzen erop dat het Franstalige monopolie op het bezetten van eliteposities in alle domeinen (parlement, regering, centrale administratie, magistratuur, leger, diplomatie, bedrijfsleven, kerkelijke hiërarchie, secundair en universitair onderwijs) samen-viel met het economisch verval van Vlaanderen, dat eeuwenlang een van de rijkste regio's van Europas was geweest: «*Verwaarloosd door de Brusselse «haute finance» die zich op de industriële rijkdom van Wallonië richtte («la Bruxellisation de la Wallonie»), in de steek gelaten door de eigen rijke topklasse, verkommerde het rond 1850 tot arm Vlaanderen. Een onderontwikkeld*

dre. Une région sous-développée, minée par le chômage, un analphabétisme en hausse, ravagée par la faim et la maladie («le mal des Flandres»), réduite à ne plus être qu'un vaste réservoir de main d'œuvre. Ce qui explique l'émigration, la fuite vers les villes et l'exode massif vers l'industrie wallonne (...) et vers le Nord de la France pour y faire les sales besognes, comme travailleurs immigrés et sous-classe.» Le fait de parler le «flamand» fut associé à la pauvreté et à un retard intellectuel et social. Animés par un sentiment de supériorité, les Wallons imputèrent le retard de la Flandre à la langue «flamande» et à l'infériorité supposée de la «race» flamande.

La période de soixante ans qu'inaugura la révolution belge fut le chapitre le plus noir de l'histoire de la Flandre. Tout d'abord, presque toute la population flamande sombra dans une extrême pauvreté. La Belgique mena une politique libérale, ouvrant largement ses frontières au commerce international. L'industrie wallonne prospéra, mais l'agriculture et l'artisanat flamands furent purement et simplement anéantis. Entre 1830 et 1890, le gouvernement belge s'en rendit bien compte, mais il ne prit aucune mesure pour y remédier. Les paysans ne vendaient presque plus rien et chaque exploitation ne consommait que ce qu'elle produisait. À l'époque, une grande partie de la population flamande était sous-alimentée et le taux de natalité était supérieur à son niveau actuel dans les pays en développement.

D'autre part, la période située entre 1830 et 1890 fut caractérisée par un chômage massif. Hormis à Gand et à Anvers, la Flandre ne possédait presque aucune industrie. La population agricole ne put dès lors pas se reconverter dans ce secteur et chaque entreprise agricole fut confrontée à un excédent de main-d'œuvre (valets et filles de ferme), qui étaient sans travail la plus grande partie de l'année et dont les revenus, à part le gîte et le couvert, étaient quasiment inexistantes. Beaucoup allèrent tenter leur chance ailleurs. Depuis 1830, près d'un demi-million de Flamands se sont installés en Wallonie et plusieurs dizaines de milliers dans le Nord de la France. Les Flamands y habitaient les quartiers pauvres et logeaient dans les habitations les plus délabrées. Une troisième caractéristique est la situation hygiénique et sanitaire lamentable qui prévalait à cette époque. Les médecins habitaient uniquement en ville. Dans certaines régions, 40% des appelés au service militaire étaient réformés pour raison de santé

À partir de 1840, le centre de gravité économique se déplaça de la Flandre vers le Brabant et la Wallonie. L'industrie sidérurgique, qui connaissait un développement inouï depuis l'invention du coke, et l'industrie verrière s'établirent à proximité des mines de charbon wal-

gewest waar werkloosheid, dalend alfabetisme, honger en ziekte («le mal des Flandres») heerste en dat als arbeidsreserve diende. Vandaar de emigratie, de uittocht naar de steden, de massale uitwijking naar de Waalse industrie (...) en naar Noord-Frankrijk om daar als gastarbeiders en onderklasse het vuilste werk te doen.» 'Vlaams' spreken werd met armoede en achterlijkheid geïdentificeerd. De achterlijkheid van Vlaanderen werd door het Waalse superioriteitsgevoel toegeschreven aan de 'Vlaamse' taal en de vermeende minderwaardigheid van het Vlaamse 'ras'.

De periode van zestig jaar die werd ingeluid door de Belgische omwenteling was voor Vlaanderen de donkerste uit haar geschiedenis. Ten eerste werd bijna de hele Vlaamse bevolking getroffen door zwarte armoede. België voerde een liberale politiek, waarbij de grenzen wagenwijd werden opengesteld voor de internationale handel. De Waalse industrie stelde het goed, maar de Vlaamse landbouw en huisnijverheid werden gewoonweg verpletterd. Tussen 1830 en 1890 stelde de Belgische regering dit wel vast, maar zij ondernam er niets tegen. De boeren verkochten bijna niets meer en ieder bedrijf consumeerde slechts wat het zelf produceerde. Een groot deel van de Vlaamse bevolking was toen ondervoed en het kindersterftecijfer lag hoger dan thans in de ontwikkelingslanden.

Ten tweede werd de periode tussen 1830 en 1890 gekenmerkt door massale werkloosheid. Buiten Gent en Antwerpen was er nauwelijks industrie in Vlaanderen. Het gevolg was dat de landbouwbevolking niet kon overschakelen op industrie en dat er op elk landbouwbedrijf een overschot aan werkkrachten (meiden en knechten) waren, die het grootste deel van het jaar werkloos waren en, buiten kost en inwonen, zo goed als niets verdienden. Velen gingen hun geluk elders beproeven. Bijna een half miljoen Vlamingen nam sinds 1830 de wijk naar Wallonië en vele tienduizenden vestigden zich in Noord-Frankrijk. De Vlamingen bevolkten de achterbuurten en bewoonden de slechtste huizen. Een derde kenmerk van deze periode is de erbarmelijke hygiënische- en gezondheidstoestand. Geneesheren woonden alleen in de steden. Voor de militaire dienstplicht werd in sommige streken 40% van de opgeroepen wegens een slechte gezondheid afgekeurd.

Het zwaartepunt van de economie verschoof na 1840 van Vlaanderen en Brabant naar Wallonië. De metaalnijverheid, die door de uitvinding van cokes een nooit geziene ontwikkeling kende, en de glasindustrie vestigden zich in de nabijheid van de Waalse steenkoolmijnen.

lonnes. Cette évolution défavorable à la Flandre fut encore renforcée par l'attitude du gouvernement et de l'administration belges. Bien entendu, la misère n'était pas l'apanage de la Flandre d'avant la Première Guerre mondiale et tous les progrès n'étaient pas réalisés à Bruxelles et en Wallonie. De même, toutes les déconvenues socio-économiques de la Flandre ne peuvent être attribuées à la Belgique. Nul n'est responsable d'un certain nombre de circonstances géographiques et historiques qui ont marqué le développement économique de la Flandre durant la période 1830-1914. Ce que l'on peut reprocher aux gouvernements belges successifs, en revanche, c'est qu'ils se voilaient la face devant cette situation et, ce faisant, l'aggravaient encore. Ils firent ainsi de la Flandre une conquête territoriale au service de Bruxelles et de la Wallonie – et de l'élite flamande francisée.

La législation fiscale lésa, elle aussi, la Flandre, ainsi que le démontra à suffisance le professeur Juul Hannes. Il ressort de l'étude réalisée par Hannes qu'entre 1830 et 1914, les provinces de Flandre orientale et Flandre occidentale, d'Anvers et de Limbourg contribuèrent pour une part importante aux recettes fiscales de l'État belge. Pour 100 francs versés en Flandre, la Wallonie ne rapporta que 78,5 francs, et ce, ainsi que le fait observer Hannes, à une époque où la moitié de la population flamande crevait de faim et qu'une grande partie de celle-ci fut contrainte d'émigrer vers les régions minières de la riche Wallonie ou en Amérique. Juul Hannes a également montré qu'il n'y a jamais eu de transferts fiscaux de la Wallonie à la Flandre. Ainsi, entre 1831 et 1912, les quatre provinces flamandes payèrent 44% de l'ensemble des impôts et taxes, ce qui correspond à leur part dans la population belge de l'époque, mais cet argent ne revint pas en Flandre sous la forme d'investissements publics. En effet, seuls 35 à 37% des investissements publics furent réalisés en Flandre, la part du lion revenant à la Wallonie. Même à l'époque où la Flandre était pauvre, il y avait donc des transferts de la Flandre vers la Wallonie !

L'amputation de Bruxelles

Nulle part, la francisation n'était plus forte qu'à Bruxelles, capitale de la Belgique. Au début de l'«indépendance belge», la région de la capitale était encore nettement flamande, même si 30% de ses habitants se considéraient déjà comme des francophones. À partir des recensements décennaux de la population de 1880, le nombre de bilingues augmenta en flèche: de 30% en 1880, ils passèrent à presque 50% en 1910. Le nombre d'«unilingues flamands» diminua au cours de la même période, passant de 36% en 1880 à 16% en 1910. Dans la logique francophone, le bilinguisme assurait la pro-

Deze voor Vlaanderen ongunstige ontwikkeling werd nog versterkt door de houding van de Belgische regering en administratie. Uiteraard situeerde niet alle ellende zich vóór de Eerste Wereldoorlog in Vlaanderen en werd niet alle vooruitgang in Brussel en Wallonië geboekt. Evenmin kan alle sociaal-economische ellende van Vlaanderen aan België toegeschreven worden. Voor een aantal geografische en historische toevalligheden in de economische ontwikkeling van Vlaanderen in de periode 1830-1914 is niemand verantwoordelijk. Wat men de opeenvolgende Belgische regeringen wel kan verwijten, is dat zij de andere kant opkeken en het toeval nog een handje toestaken, waardoor zij van Vlaanderen een winstgewest maakten ten dienste van Brussel en Wallonië – en van de verfranse bovenlaag in Vlaanderen.

Ook de fiscale wetgeving benadeelde Vlaanderen, zoals Professor Dr. Juul Hannes ten overvloede heeft aangetoond. Uit het onderzoek van Hannes blijkt dat de provincies Oost- en West-Vlaanderen, Antwerpen en Limburg tussen 1830 en 1914 goed waren voor een aanzienlijk deel van de fiscale ontvangsten van de Belgische staat. Als Vlaanderen 100 frank betaalde, bracht Wallonië slechts 78,5 frank op en dat, zo merkt Hannes op, op een ogenblik dat de helft van de Vlaamse bevolking scheel zag van de honger en een groot deel noodgedwongen uitweek naar de steenkoolgebieden in het rijke Wallonië of naar Amerika. Juul Hannes toonde aan dat er nooit Waalse belastingen naar Vlaanderen zijn gevloeid. Zo betaalden de vier Vlaamse provincies tijdens de periode 1831-1912 44% van het totaal aantal belastingen, wat overeenkomt met hun toenmalig bevolkingsaandeel, maar dat geld vloeyde niet naar Vlaanderen terug in de vorm van overheidsinvesteringen. Van de investeringen door de overheid ging immers slechts 35% tot 37% naar Vlaanderen. Het leeuwendeel ging naar Wallonië. Zelfs in de tijd van arm Vlaanderen bestonden er dus transfers van Vlaanderen naar Wallonië!

De amputatie van Brussel

De verfransing deed zich nergens zo sterk gelden als in de Belgische hoofdstad Brussel. Bij het begin van de 'Belgische onafhankelijkheid' was het hoofdstedelijk gebied nog uitgesproken Vlaams, zij het dat reeds ongeveer een derde zich tot de Franstaligen rekende. Vanaf de tienjaarlijkse volkstellingen van 1880 deed er zich een sterke toename van het aantal tweetaligen voor: van 30% in 1880 tot bijna 50% in 1910. Het aantal louter 'Vlaams'-sprekenden daalde in dezelfde periode van 36% in 1880 tot 16% in 1910. De tweetaligheid fungeerde in de francofone logica als doorgeefluik naar de

pagation de l'unilinguisme francophone. Ainsi, ou bien les bilingues étaient neutralisés en tant que «personnes non intéressées» et ils ne devaient pas être pris en considération lors de la fixation du statut linguistique de Bruxelles et de la périphérie. Ou bien les bilingues étaient tout bonnement comptés parmi les francophones en vertu du critère «*sachant parler le français*».

Au moment où, dans une commune, l'on atteignait le moment charnière où le nombre d'unilingues 'flamands' était tombé en-deçà du nombre d'unilingues francophones, on utilisait cette situation comme argument pour juger superflue toute infrastructure flamande, dans le domaine de l'enseignement, par exemple. L'unilinguisme 'flamand' était en effet de toute manière en voie de disparition, de sorte qu'il ne servait à rien de dépenser de l'argent pour maintenir des structures distinctes. Ce moment charnière fut, pour les communes bruxelloises, l'occasion de tenir encore moins compte des néerlandophones. Une fois que le nombre de bilingues avait augmenté suffisamment, les «classes de transmutation» (cf. ci-dessus) avaient rempli leur fonction d'assimilation et pouvaient être supprimées. Des classes purement francophones furent à nouveau constituées au nom de la liberté du père de famille et la dénederlandisation fut étendue à d'autres domaines de la vie publique. Ixelles constituait un bon exemple à cet égard. Bien qu'en 1910, encore 20% des habitants de cette commune parlassent exclusivement ou généralement le 'flamand', le conseil communal refusa de rendre bilingues les noms des rues. Même un compromis consistant à traduire uniquement les nouveaux noms de rues fut rejeté.

Tant que les Flamands disposaient d'une supériorité numérique dans la capitale, les francophones se sont montrés favorables à un statut «belge» pour Bruxelles. Une fois majoritaires, ils ont privilégié la force du nombre et ont estimé que le bilinguisme était désormais superflu. En 1908, dans une de ses lettres ouvertes au ministre Joris Helleputte, Didaskalos (Lodewijk Delpire) résuma comme suit la politique de francisation de Bruxelles par le biais de la fonction publique: «*Le mot d'ordre appliqué par l'administration intermédiaire fransquillonne est: «Pas un Flamand ne peut occuper une fonction en pays wallon, mais le Wallon, pourvu qu'il baragouine quelques mots de flamand... peut occuper et sera appelé à occuper un tel poste en pays flamand. Et plus particulièrement, tout Bruxellois, en qualité de fonctionnaire, est considéré comme flamand par cette classe intermédiaire, qu'il connaisse ou non le flamand; mais s'il faut nommer quelqu'un à Bruxelles et environs, tous les fransquillons de cette même administration hurlent: «Bruxelles et ses environs sont wallons» et désignent de préférence des candidats qui ne connaissent pas le flamand.»* (traduction)

Franstalige eentaligheid. Ofwel werden de tweetaligen als niet-belanghebbenden geneutraliseerd en mocht er met hen geen rekening gehouden worden bij de bepaling van het taalstatuut van Brussel en omgeving. Ofwel werden de tweetaligen eenvoudigweg bij de Franstaligen opgeteld volgens het criterium '*sachant parler le français*'.

Op het ogenblik dat in een gemeente het keerpunt werd bereikt dat het aantal «Vlaams»-eentaligen onder het aantal Franseentaligen zakte, werd dat als argument gebruikt om elke Vlaamse infrastructuur, bijvoorbeeld inzake onderwijs, als overbodig te beschouwen. De 'Vlaams'-eentaligheid was immers toch aan het verdwijnen, zodat het kosten op het sterfhuis waren aparte voorzieningen in stand te houden. Voor de Brusselse gemeenten was dit kantelmoment het signaal om nog minder met de Nederlandstaligen rekening te houden. Eenmaal het aantal tweetaligen voldoende gestegen was, hadden de zogenaamde transmutatieklassen (cfr. *supra*) hun assimilerende functie vervuld en konden zij overboord gegooid worden. In naam van de *liberté du père de famille* werd opnieuw naar louter Franstalige klassen overgeschakeld en werd de ontnederlandsing doorgetrokken naar andere domeinen van het openbare leven. Elsene vormde daar een goed voorbeeld van. Hoewel in 1910 nog 20% van de inwoners van deze gemeente uitsluitend of meestal 'Vlaams' sprak, weigerde de gemeenteraad de straatnamen tweetalig te maken. Zelfs een compromis dat erin bestond om dit alleen voor nieuwe straatnamen te laten gelden, werd afgewezen.

Zolang er een numeriek overwicht van Nederlandstaligen in de hoofdstad bestond, toonde de francophonie zich voorstander van een 'Belgisch' statuut voor Brussel. Eens er een meerderheid van Franstaligen was, werd de macht van het getal vooropgesteld en werd tweetaligheid niet langer noodzakelijk geacht. In 1908 vatte Didaskalos (Lodewijk Delpire) de Brusselse verfransingspolitiek via de ambtenarij in een van zijn open brieven aan minister Joris Helleputte als volgt samen: «*De stelregel door het franskiljonsch middenbestuur, aangenomen en toegepast is deze: «Geen enkele Vlaming mag in het Waalsche land een ambt bekleeden, maar een Waal, als die maar een beetje Vlaamsch brabbelen kan ... mag en zal in het Vlaamsche land tot weldanig ambt ook geroepen worden. En zonderling, elke Brusselaar wordt, als ambtenaar, door dat middenbestuur onder de Vlamingen gerangschikt, of hij Vlaamsch kent of niet; maar als er in Brussel en bijvang iemand moet benoemd worden, dan roepen al de franskiljons van datzelfde bestuur: «Brussel en bijvang is Waalsch» en stellen bij voorkeur Vlaamschonkundigen aan.»*

Les fonctionnaires qui ne connaissaient pas le néerlandais étaient affectés à Bruxelles pour compenser le fait qu'en raison de la lente régression de la bureaucratie subalterne unilingue francophone en Flandre, les Wallons perdaient peu à peu des possibilités de carrière. À Bruxelles, le bilinguisme était plutôt un handicap qu'un avantage, qu'il était préférable de taire si l'on voulait faire carrière.

Chaque fois, les francophones parvenaient à faire de Bruxelles le prix à payer pour ce qu'ils entendaient accorder à la Flandre. Ce mécanisme pervers permettait à Bruxelles de continuer à se franciser à mesure que la 'Flandre' se flamandisait. Chaque loi linguistique, si minime et mauvaise fût-elle, accordait à Bruxelles un statut distinct qui n'offrait quasi aucune protection institutionnelle à la population néerlandophone et livrait celle-ci aux caprices de la francophonie. Les infractions étaient systématiquement couvertes. Pour justifier le statut distinct de Bruxelles, on invoqua le fait que la capitale était une 'ville mixte' qui ne pouvait être comptabilisée ni du côté de la Flandre, ni du côté de la Wallonie. Les obligations linguistiques devaient être maintenues au strict minimum, ce qui, dans les faits, revenait à entraver le moins possible la pression linguistique francophone.

Dès les débuts de l'instauration de la législation linguistique, non seulement Bruxelles reçut un statut distinct, mais, en outre, le nombre de communes qui purent bénéficier de ce statut différent augmenta au fil des années. En 1914, l'agglomération comptait déjà treize communes, sans refléter à ce moment-là la réalité linguistique du terrain. La moitié de ces communes y avait été ajoutée lors du compromis parlementaire. Les recensements linguistiques décennaux furent toujours manipulés afin de justifier l'extension de l'agglomération. Quiconque bredouillait quelques mots de français était classé dans la catégorie des bilingues. La question de savoir quelle langue était parlée à la maison était délibérément écartée afin de minimiser la proportion de néerlandophones. En 1921, l'agglomération bruxelloise fut étendue à 16 communes et les communes flamandes de Laeken, Neder-Over-Heembeek et Haren furent absorbées par la Ville de Bruxelles. Le fait que les conseils communaux bruxellois pouvaient choisir eux-mêmes la langue utilisée dans leurs services internes et dans le cadre de leurs relations externes faisait généralement en sorte que les services communaux n'utilisaient qu'une seule langue et ne disposaient souvent pas de personnel bilingue. La loi de 1932 sur l'emploi des langues en matière administrative améliora quelque peu la position des néerlandophones à Bruxelles, mais pas de façon radicale.

Brussel werd gereserveerd als standplaats voor Nederlandsonkundigen om het feit te compenseren dat door het langzaam terugdringen van de Franseentalige lagere ambtenarij in Vlaanderen stilaan een gebied voor Waalse carrières verloren ging. Tweektaligheid was in Brussel eerder een handicap dan een voordeel en iets dat om carrière redenen best verzwegen werd.

Telkens weer slaagden de Franstaligen erin om van Brussel te losprijs te maken van wat zij Vlaanderen wilden toestaan. Naarmate 'Vlaanderen' verder vernederlandste, kon Brussel door dit perverse mechanisme verder verfransen. Bij elke taalwet, hoe minimaal en gebrekkig ook, kreeg Brussel een apart statuut dat de 'Vlaams'-spreekende bevolking nauwelijks enige institutionele bescherming bood en haar aan de grillen van de francophonie overleverde. Overtredingen werden systematisch met de mantel der liefde toegedekt. Ter rechtvaardiging van het aparte statuut voor Brussel werd ingeroepen dat de hoofdstad een 'ville mixte' was die noch tot Vlaanderen noch tot Wallonië mocht gerekend worden. Taalverplichtingen moesten er tot een minimum beperkt blijven, wat er in de praktijk op neer kwam dat de francophone taaldruk zo weinig mogelijk mocht in de weg gelegd worden.

Niet alleen kreeg Brussel vanaf het begin van de taalwetgeving een apart statuut, bovendien nam het aantal gemeenten dat onder dit afwijkend statuut viel in de loop van de tijd toe. In 1914 omvatte de agglomeratie reeds dertien gemeenten, zonder dat zulks op dat ogenblik de plaatselijke taalrealiteit weerspiegelde. De helft van die gemeenten was tijdens de parlementaire compromisvorming toegevoegd. De tienjaarlijkse talentellingen werden steeds opnieuw gemanipuleerd om de uitbreiding van de agglomeratie te rechtvaardigen. Al wie een paar woorden Frans brabbelde, werd tot de categorie van de tweektaligen gerekend. De vraag naar de taal die thuis gesproken werd, werd bewust achterwege gelaten om het aandeel van de Nederlandssprekenden te minimaliseren. In 1921 werd de Brusselse agglomeratie uitgebreid tot 16 gemeenten en werden de Vlaamse gemeenten Laken, Neder-Over-Heembeek en Haren opgeslorpt door Brussel-stad. Het feit dat de Brusselse gemeenteraden zelf de taal van hun interne diensten én van hun externe betrekkingen konden kiezen, leidde doorgaans tot eentalig functionerende gemeentediensten, vaak zonder tweektalig personeel. De bestuurstaalwet van 1932 verbeterde de positie van de Nederlandstaligen te Brussel enigszins, maar niet ingrijpend.

Le dernier recensement linguistique fut organisé en 1947. Eu égard au climat antiflamand de cette époque et à la très forte pression à laquelle les Flamands étaient soumis pour se faire passer pour des francophones, le résultat de ce recensement linguistique fut particulièrement fâcheux pour la présence flamande à Bruxelles et dans les communes de la frontière linguistique. La manipulation fut encore plus grossière et plus manifeste que lors des recensements précédents. Sous la pression flamande, la publication des résultats fut reportée jusqu'en 1954. Cette même année, les communes d'Evere, de Ganshoren et de Berchem-Sainte-Agathe, vu leur prétendue majorité francophone au regard des recensements, furent annexées à l'agglomération bruxelloise.

La suppression, en 1961, des recensements linguistiques décennaux, après le boycott, par plus de 500 communes flamandes, du recensement de 1960, et l'établissement de la frontière linguistique en 1962, constituèrent une avancée importante: l'agglomération bruxelloise fut clairement délimitée et resta limitée à dix-neuf communes. Les lois linguistiques de 1963 comportaient un certain nombre de garanties importantes pour les Flamands de Bruxelles: le recrutement assuré de fonctionnaires néerlandophones, la parité linguistique dans les fonctions dirigeantes, le contrôle des examens linguistiques par le Secrétariat permanent de recrutement, le contrôle du bilinguisme externe ou interne en fonction de la localisation de l'affaire, de la langue de la personne concernée et, en dernière instance seulement, de la langue du fonctionnaire, ainsi que la création de nouveaux organes de contrôle.

L'application de ce train de mesures n'a néanmoins pas été sans mal, en grande partie en raison de la progression du FDF, qui fit du sabotage des lois linguistiques une promesse électorale et qui, à l'occasion, joignait le geste à la parole. À partir de 1970, le parti conquiert nombre de collègues échevinaux et de mayors. Aiguillonnés par le FDF, les autres partis francophones se mirent à faire de la surenchère. Plus d'un quart des dix-neuf communes tournèrent diversement les lois linguistiques et plus d'un quart se targua de fouler aux pieds cette législation. Par ailleurs, le système de contrôle présentait des faiblesses: le vice-gouverneur de Bruxelles pouvait suspendre des nominations illicites, mais pas les annuler et il ne pouvait provoquer aucun arrêt du Conseil d'État. Du reste, il ne recevait aucun soutien du gouvernement national. Les avis de la Commission permanente de contrôle linguistique n'étaient pas davantage contraignants. La plupart des problèmes se situaient d'ailleurs au niveau de l'autorité de tutelle qui devait prendre la décision finale. Les francophones tiraient habilement parti de toutes sortes d'imprécisions

In 1947 vond de laatste talentelling plaats. Door het anti-Vlaamse klimaat van die tijd, waarbij er een zeer grote druk bestond om zich als Franstalige voor te doen, was de uitslag van die talentelling bijzonder nadelig voor de Vlaamse aanwezigheid in Brussel en de taalgrensgemeenten. De manipulatie was nog grover en openlijker dan bij eerdere tellingen. Onder Vlaamse druk werd de publicatie van de resultaten tot 1954 uitgesteld. In dat jaar werden de gemeenten Evere, Ganshoren en Sint-Agatha-Berchem – omwille van de uit de tellingen gebleken Franstalige meerderheid – bij de Brusselse agglomeratie gevoegd.

De afschaffing van de tienjaarlijkse talentellingen in 1961 – nadat de talentelling van 1960 door meer dan 500 Vlaamse gemeenten geboycot werd – en de vastlegging van de taalgrens in 1962 vormden een belangrijke stap voorwaarts: de Brusselse agglomeratie werd afgebakend en bleef beperkt tot negentien gemeenten. De taalwetten van 1963 hielden voor de Brusselse Vlamingen een aantal belangrijke garanties in: de gewaarborgde rekrutering van Nederlandstalige ambtenaren, taalpariteit op leidinggevend niveau, door het Vast Wervingssecretariaat gecontroleerde taalexamen, controle op de externe tweetaligheid, interne tweetaligheid volgens de lokalisatie van de zaak, de taal van de betrokken persoon en pas in laatste instantie de taal van de ambtenaar, alsmede de oprichting van nieuwe controleorganen.

De toepassing van dit alles zou echter heel wat voeten in de aarde hebben, wat voor een groot deel samenhangt met de opkomst van het FDF, dat van de sabotage van de taalwetten een verkiezingsbelofte maakte en, indien het de gelegenheid kreeg, ook daadwerkelijk de daad bij het woord voegde. Vanaf 1970 werden massaal schepencolleges en burgemeesterszetels veroverd. De andere Franstalige partijen werden door het FDF opgezweept zodat er een Franstalige opbodpolitiek ontstond. Meer dan een vierde van de negentien gemeenten omzeilde op allerlei manieren de taalwetten en ruim een vierde ging er prat op de taalwetgeving met de voeten te treden. Bovendien vertoonde het controlesysteem zwaktes: de vice-gouverneur van Brussel kon onwettige benoemingen wel schorsen, maar niet vernietigen en kon geen uitspraak van de Raad van State uitlokken. Bovendien vond hij geen steun bij de nationale regering. De adviezen van de VCT waren evenmin afdwingbaar. De meeste problemen situeerden zich bij de voogdijoverheid, die de eindbeslissing moest nemen. De Franstaligen maakten van allerlei onduidelijkheden

de la loi pour reporter éternellement les décisions. Parvenir à une parité linguistique au niveau des fonctions supérieures n'a pas non plus été une mince affaire. En 1963, on avait tablé sur une période transitoire de 10 ans mais, en 1973, le déséquilibre entre néerlandophones et francophones était toujours flagrant. La plupart des communes se caractérisaient par le maintien d'un *statu quo*, voire une diminution du nombre de néerlandophones

L'affaire «des guichets» de Schaerbeek illustra également la réticence francophone à appliquer la loi de 1963. Au lieu d'affecter des agents bilingues à tous les guichets, comme le prévoyait la loi, l'autorité schaarbeekoise ne prévoyait qu'un seul guichet auquel les Flamands pouvaient s'adresser dans leur langue. Après plus de trois ans de conflit, un magistrat dut faire appliquer la loi linguistique, sous la protection de la gendarmerie. Un subterfuge fréquemment utilisé pour contourner la législation linguistique consistait à créer, dans les communes bruxelloises, des dizaines d'asbl qui impliquaient des centaines d'emplois. La législation linguistique n'était pas appliquée à ces institutions. Les lois linguistiques n'étaient pas davantage appliquées lors du recrutement de contractuels pour les administrations communales et les CPAS parce que, selon l'interprétation francophone, la législation linguistique ne s'appliquait qu'au personnel statutaire. Le vice-gouverneur suspendait des dizaines de ces recrutements mais les arrêtés d'annulation se faisaient attendre en raison des divergences d'interprétation. Sous le prétexte que les médecins ne sont pas des fonctionnaires et que leur recrutement est en premier lieu une affaire scientifique, les hôpitaux CPAS bruxellois continuaient à recruter essentiellement des médecins francophones. L'examen linguistique était lui aussi revu en permanence, de sorte qu'il ne portait plus, après un certain temps, que sur une connaissance très élémentaire.

Le couronnement du processus de séparation de Bruxelles de la Flandre fut la création, en 1989, d'une troisième Région à part entière, la Région bruxelloise. Cela ne constitua pas du tout une amélioration de la position des Flamands de Bruxelles. Le gouvernement régional exerça en effet la tutelle sur les pouvoirs subordonnés, les compétences restreintes du vice-gouverneur restant inchangées. Le nombre de contractuels francophones et unilingues recrutés par les communes et les CPAS, s'accroissait d'année en année. Le nombre de médecins néerlandophones dans les hôpitaux des CPAS variait toujours autour des six pour cent. Malgré les avis de la CPCL et du Conseil d'État, il n'était tenu compte que dans une mesure limitée de la norme en matière de bilinguisme. Els Witte et Harry Van Velthoven portent un jugement sans appel sur la régio-

in de wet handig gebruik om beslissingen op de lange baan te schuiven. Het bereiken van de taalpariteit op leidinggevend niveau bleek evenmin van een leien dakje te verlopen. In 1963 werd met een overgangperiode van 10 jaar gerekend om daartoe te komen, maar in 1973 bestond er nog steeds een flagrant onevenwicht tussen Franstaligen en Nederlandstaligen. In de meeste gemeenten werd een *status quo* geconstateerd of was het aantal Nederlandstaligen zelfs nog gedaald.

De Franstalige onwil om de wet van 1963 toe te passen, werd eveneens geïllustreerd door de Schaarbeekse lokettenkwesitie. In plaats van aan alle loketten tweetalige ambtenaren te plaatsen, zoals de wet het vereist, richtte de Schaarbeekse overheid slechts één loket in waar Vlamingen in hun taal terecht konden. Na een meer dan drie jaar aanslepend conflict moest een magistraat onder rijkswachtbescherming de taalwet doen toepassen. Een veelgebruikte truc om de taalwetgeving te omzeilen, bestond verder in de oprichting van tientallen vzw's in de Brusselse gemeenten, waarmee enkele honderden jobs gemoeid waren. Op die instellingen werd de taalwetgeving niet toegepast. De taalwetten werden evenmin toegepast bij de aanwerving van contractuelen door de gemeentebesturen en OCMW's, omdat de taalwetgeving volgens de Franstalige interpretatie slechts voor statutair personeel gold. De vice-gouverneur schorste honderden van deze aanwervingen, maar de vernietigingsbesluiten bleven uit omwille van interpretatieverschillen. De Brusselse OCMW-ziekenhuizen bleven dan weer hoofdzakelijk Franstalige dokters rekruteren onder het mom dat geneesheren geen ambtenaren zijn en hun aanstelling in de eerste plaats een wetenschappelijke aangelegenheid is. Aan het taalexamen werd voortdurend gesleuteld zodat na verloop van tijd nog slechts een zeer elementaire kennis werd getoetst.

De bekroning in het proces van de losmaking van Brussel uit Vlaanderen was de oprichting in 1989 van een volwaardig derde Gewest Brussel. Een verbetering voor de positie van de Brusselse Vlamingen werd dit allerminst. De gewestelijke regering ging immers de voorgedij uitoefenen over de ondergeschikte besturen, terwijl de macht van de vice-gouverneur even gering bleef als daarvoor. Het aantal eentalig Franstalige contractuelen dat door de gemeenten en OCMW-instellingen werd aangeworven, steeg van jaar tot jaar. Het aantal Nederlandstalige artsen in de OCMW-ziekenhuizen bleef rond 6% schommelen. Ondanks de adviezen van VCT en Raad van State werd met de tweetaligheids-eis slechts in beperkte mate rekening gehouden. Els Witte en Harry Van Velthoven vellen een vernietigend oordeel over de gewestvorming: «*Dat de gewestvorming*

nalisation: «On saurait donc difficilement prétendre que la régionalisation ait encouragé le caractère bilingue de la capitale.». Ils relèvent du reste que l'ensemble du secteur bicommunautaire – songeons aux hôpitaux publics où les Flamands sont quelquefois traités comme du bétail par des médecins et des infirmiers ignorant le néerlandais! – reste d'ailleurs le talon d'Achille des Flamands et que les activités en néerlandais des communes bruxelloises en matière d'enseignement et de culture restent très limitées, même si les Flamands ont leur propre échevin dans certaines communes. Bruxelles ne remplit pas, tant s'en faut, la fonction de trait d'union entre les communautés.

L'arrachement de Bruxelles à la Flandre n'a été en rien un processus naturel, comme on le raconte aux braves Flamands, mais il est le produit de l'impérialisme culturel francophone, de l'oppression du peuple flamand par l'État belge anti-néerlandais, et donc le résultat d'une injustice. Entre-temps, Bruxelles ne tient debout que grâce à des milliards d'impôts flamands, sans que la Flandre ait la moindre influence digne de ce nom dans la politique de la ville.

La fixation de la frontière linguistique: pertes territoriales et facilités

L'annexion de trois nouvelles communes à l'agglomération bruxelloise en 1954, qui résultait des résultats défavorables à la Flandre du recensement linguistique de 1947, donna naissance en Flandre à un mouvement revendiquant la délimitation des régions linguistiques. La connexion du statut des communes situées le long de la frontière linguistique et de celles de l'agglomération bruxelloise aux résultats de ces recensements périodiques constituait une menace permanente pour l'intégrité du territoire flamand.

La Flandre voulut mettre un terme au grignotage continu de son territoire et réclama la fixation définitive de la frontière linguistique et des limites de l'agglomération bruxelloise. Sous la pression d'imposantes manifestations flamandes (les «marches» sur Bruxelles), la frontière linguistique fut définitivement fixée en 1962. Cette mesure prémunissait la Flandre contre toute nouvelle perte de territoire et représentait donc, en principe, un énorme pas en avant. D'autre part, elle consolidait les «conquêtes» francophones (en particulier dans l'agglomération bruxelloise). Dans un certain sens, le fait que la frontière linguistique devait être délimitée – pour éviter le pire – était déjà en soi une défaite pour les Flamands. De surcroît, pour jouir de ses droits élémentaires la Flandre a dû une nouvelle fois payer l'addition sous la forme d'une cession de territoires aux impéria-

het tweetalige karakter van de hoofdstad heeft gestimuleerd, kan dus moeilijk bewoerd worden.» Zij wijzen er overigens op dat heel de bicommunautaire sector – denken we maar aan de openbare ziekenhuizen waar Vlamingen soms als vee behandeld worden door Nederlandsonkundige artsen en verpleegkundig personeel! – voor de Vlamingen een zwak punt blijft en dat de Nederlandstalige activiteiten van de Brusselse gemeenten op het vlak van onderwijs en cultuur uiterst beperkt blijven, ook al hebben de Vlamingen in een aantal gemeenten een eigen schepen. De functie van bindteken tussen de gemeenschappen vervult Brussel allermintst.

De losrukking van Brussel uit Vlaanderen is helemaal geen natuurlijk proces geweest, zoals het de brave Vlamingen wordt voorgehouden, maar is het product van het Franstalige cultuurimperialisme, van de onderdrukking van het Vlaamse volk door de anti-Nederlandse Belgische staat en dus het resultaat van onrecht. Ondertussen wordt Brussel enkel overeind gehouden met miljarden Vlaams belastinggeld, zonder dat Vlaanderen een noemenswaardige vinger in de Brusselse pap te brokken heeft.

De vastlegging van de taalgrens: gebiedsverlies en faciliteiten

De aanhechting van nog eens drie gemeenten bij de Brusselse agglomeratie in 1954 als gevolg van de voor Vlaanderen nadelige resultaten van de talentelling van 1947 bracht in Vlaanderen een beweging op gang voor de afbakening van de taalgebieden. De koppeling van het statuut van de taalgrensgemeenten en van de gemeenten uit het Brusselse aan de uitslag van die periodieke tellingen vormde een permanente bedreiging voor de integriteit van het Vlaamse grondgebied.

Vlaanderen wilde komaf maken met de voortdurende gebiedsroof en eiste dat de taalgrens en de omvang van de Brusselse agglomeratie voor eens en voorgoed vastgelegd werden. Onder druk van imposante Vlaamse demonstraties (met name de Marsen op Brussel) werd in 1962 de taalgrens definitief vastgelegd. Dit vrijwaarde Vlaanderen voor verder gebiedsverlies en was dus in principe een enorme stap voorwaarts. Anderzijds consolideerde het de 'veroveringen' van de francophonie (in het bijzonder de Brusselse agglomeratie). In zekere zin vormde het feit dat de taalgrens moest afgebakend worden – om erger te voorkomen – op zichzelf al een Vlaamse nederlaag. Bovendien moest Vlaanderen om zijn elementaire rechten te verkrijgen nog maar eens een prijs betalen in de vorm van gebiedsafstand aan de Franstalige cultuurimperialisten. De totstandkoming van

listes culturels francophones. L'avènement de la frontière linguistique fut tout simplement le résultat d'un maquignonnage politique. Le déséquilibre du compromis dégagé est mis en évidence par le seul fait déjà que le passage de Flandre occidentale en Hainaut, de Comines et de Mouscron, et de leurs plus de 70 000 habitants fut «payé» par le transfert de Liège au Limbourg des six villages fouronnais (dont la population est inférieure à 4 500 habitants).

Au total, la loi sur la frontière linguistique du 8 novembre 1962 transféra 24 communes wallonnes (14 977 hectares, 23 250 habitants) à la Flandre et 25 communes flamandes (20 284 hectares; 87 450 habitants) à la Wallonie. Beaucoup de communes d'origine flamande seraient restées flamandes si cette désastreuse révolution belge n'avait pas eu lieu. Des facilités linguistiques furent instaurées au profit des habitants allophones dans 25 communes de la frontière linguistique. Après la fusion des communes de 1976, il en reste dix: Biévène, Messines, Renaix, Espierres-Helchin, Herstappe et Fourons en Flandre; Enghien, Comines-Warneton, Mouscron et Flobecq en Wallonie. Des facilités furent également accordées dans les six communes de la périphérie bruxelloise: Kraainem, Wezembeek-Oppem, Linkebeek, Rhode-Saint-Genèse, Wemmel et Drogenbos. Les francophones de ces communes étaient presque exclusivement des Bruxellois nantis qui refusaient de s'adapter au caractère flamand de la région où ils se sont installés. Le fait que des facilités n'aient été accordées aux néerlandophones nulle part en Brabant wallon, en dit long sur les privilèges octroyés aux francophones.

Les Flamands ne profitent guère des facilités qui existent – du moins sur le papier – en faveur des néerlandophones dans ces communes wallonnes: ou bien ils n'en font pas usage par 'honnêteté', ou bien on refuse d'appliquer le régime des facilités. La Communauté française refuse, par exemple, depuis 25 ans déjà, de subventionner l'école primaire néerlandophone de Comines, alors que la loi l'y oblige. La Flandre, pour sa part, débourse chaque année quelque dix millions d'euros pour l'organisation de l'enseignement primaire francophone dans les communes flamandes à facilités et paie ainsi la facture de sa francisation. Alors que les facilités furent conçues comme une mesure transitoire axée sur l'intégration, les francophones des communes de la périphérie virent dans ce statut un premier pas vers un élargissement de la région bilingue de Bruxelles-Capitale. D'adaptation, il n'en fut pas question. La proportion des francophones n'a fait qu'augmenter, ce qui a sérieusement ébranlé le caractère flamand de ces communes.

de taalgrens was louter het resultaat van een politieke koehandel. De onevenwichtigheid van het bereikte compromis blijkt alleen al uit het feit dat de overgang van het West-Vlaamse Komen en Moeskroen met ruim 70.000 inwoners naar Henegouwen werd 'betaald' met de overheveling van de zes Voerdorpen (nog geen 4.500 inwoners) van Luik naar Limburg.

In totaal hevelde de taalgrenswet van 8 november 1962 24 Waalse gemeenten (14.977 hectare; 23.250 inwoners) over naar Vlaanderen en gingen 25 gemeenten (20.284 hectare; 87.450 inwoners) over van Vlaanderen naar Wallonië. Tal van oorspronkelijk Vlaamse gemeenten zouden Vlaams gebleven zijn, als de noodlottige Belgische omwenteling zich niet zou hebben voorgedaan. In 25 taalgrensgemeenten werden taalfaciliteiten voor anderstalige inwoners ingevoerd. Na de fusie van 1976 zijn er dat nog tien: Bever, Mesen, Ronse, Spiere-Helkijn, Herstappe en Voeren in Vlaanderen; Edingen, Komen-Waasten, Moeskroen en Vloesberg in Wallonië. Faciliteiten werden eveneens toegekend aan de Franstaligen in de zes randgemeenten van Brussel: Kraainem, Wezembeek-Oppem, Linkebeek, Sint-Genesius-Rode, Wemmel en Drogenbos. De Franstaligen in deze gemeenten waren bijna uitsluitend begoede inwijkelingen uit Brussel, die zich weigerden aan te passen aan het Vlaamse karakter van de streek waar ze zich vestigden. Veelzeggend voor de francofone privileges is het feit dat er in Waals-Brabant nergens faciliteiten aan Nederlandstaligen werden toegekend.

De Vlamingen hebben weinig aan de faciliteiten die – althans op papier - in Waalse gemeenten bestaan voor Nederlandstaligen: ofwel maken ze er uit 'braafheid' geen gebruik van, ofwel weigert men de faciliteitenregeling toe te passen. De Franse Gemeenschap weigert bijvoorbeeld al 25 jaar het Nederlandstalige lagere schooltje van Komen te subsidiëren, hoewel ze daartoe wettelijk verplicht is. Vlaanderen van zijn kant hoest jaarlijks om en bij de tien miljoen euro op voor de organisatie van Franstalig lager onderwijs in de Vlaamse faciliteitengemeenten en betaalt zo voor zijn eigen verfransing. Terwijl de faciliteiten waren bedoeld als integratiegerichte overgangsmaatregel, zagen de Franstaligen in de randgemeenten dit statuut als een eerste stap naar een uitbreiding van het tweetalige hoofdstedelijke gebied. Van aanpassing kwam niets in huis. Het aandeel van de Franstaligen nam hand over hand toe, waardoor het Vlaams karakter ernstig werd aangetast.

À l'heure actuelle, les francophones disposent d'une confortable majorité politique dans pratiquement toutes les communes de la périphérie, ce qui leur permet de faire la nique aux Flamands et d'appliquer la législation linguistique de façon très minimaliste, tout cela en région linguistique – en principe – néerlandaise!

Il en a été de même à Fourons, où la liste Retour à Liège a obtenu la majorité à un moment donné et où le candidat bourgmestre présenté, José Happart, a refusé de parler le néerlandais ou d'apporter la preuve de sa connaissance linguistique. Aujourd'hui encore, les francophones refusent d'admettre le caractère définitif de la subdivision de la Belgique en régions linguistiques et de s'abstenir de toute ingérence en région linguistique néerlandaise. On est loin de la prétendue loyauté fédérale ...

La majorité flamande galvaudée

Selon Lode Claes, les Flamands, en tant que peuple majoritaire, ont commis une erreur impardonnable en réclamant le fédéralisme. Le fédéralisme signifie que les règles démocratiques sont mises de côté au profit d'une minorité. D'un point de vue historique, ce fut d'ailleurs la minorité wallonne qui, par crainte de la majorité flamande, exigea la première le fédéralisme ou la scission administrative. Avant la Première Guerre mondiale, l'homme politique socialiste wallon Jules Destrée avait déjà brandi la menace d'une scission administrative dans sa lettre ouverte au Roi, où il affirmait qu'il n'y avait pas de Belges, mais des Flamands et des Wallons. Les politiciens wallons comme Destrée étaient inquiets de l'évolution démographique: alors qu'en 1880, la croissance naturelle de la population wallonne était plus ou moins semblable à celle de la population flamande, elle s'était réduite à un tiers de la croissance flamande en 1914. Paradoxalement, l'instauration du suffrage universel, pour lequel les socialistes avaient milité avec tant d'ardeur, menaçait de rayer la Wallonie de la carte politique.

En juillet 1914, Destrée pensait avoir trouvé la solution: une loi ne pourrait être adoptée qu'à la majorité de chaque groupe linguistique. Les projets fédéralistes de Delaite, de 1898 et 1912, préoyaient, quant à eux, que le gouvernement belge serait composé paritairemment d'un nombre égal de ministres flamands et wallons...

Comme le comprit très bien Lode Claes, il est en effet exceptionnel qu'un peuple majoritaire soit demandeur en matière de fédéralisme. Dans la *Nieuwe Encyclopedie van de Vlaamse Beweging*, Harry Van Velthoven fait observer que la Flandre occupait une

Tegenwoordig beschikken de Franstaligen in bijna alle randgemeenten over een comfortabele politieke meerderheid waardoor ze in staat zijn om de Vlamingen de duivel aan te doen en de taalwetgeving op zeer minimalistische wijze toe te passen, dat alles in officieel Nederlands taalgebied!

Hetzelfde deed zich voor in Voeren, waar de lijst *Retour à Liège* op een bepaald moment de meerderheid behaalde en de voorgedragen burgemeesterskandidaat, José Happart, weigerde Nederlands te spreken of zijn taalkennis te bewijzen. Tot op de dag van vandaag weigeren de Franstaligen het definitieve karakter van de indeling in taalgebieden te aanvaarden en zich van inmenging in het Nederlandse taalgebied te onthouden. De zogenaamde federale loyauté is ver te zoeken ...

De Vlaamse meerderheid verkwanseld

Lode Claes vond het een onvergeeflijke vergissing dat de Vlamingen als meerderheidsvolk aandrongen op federalisme. Federalisme betekent dat de democratische spelregels worden opzij gezet ten voordele van een minderheid. Historisch gezien is het overigens ook de Waalse minderheid die uit angst voor de Vlaamse meerderheid het eerst de eis van federalisme of bestuurlijke scheiding heeft gesteld. Vóór de Eerste Wereldoorlog dreigde de Waalse socialistische politicus Jules Destrée reeds met bestuurlijke scheiding in zijn open brief aan de koning, waarin hij stelde dat er geen Belgen bestonden, doch slechts Vlamingen en Walen. Waalse politici als Destrée werden verontrust door de demografische evolutie: terwijl in 1880 de natuurlijke bevolkingsaan groei in Wallonië ongeveer gelijke tred hield met die in Vlaanderen, werd hij in 1914 tot een derde van de aan groei in Vlaanderen herleid. Paradoxaal genoeg dreigde de invoering van het algemeen enkelvoudig stemrecht, waar de socialisten zo vurig voor geijverd hadden, Wallonië politiek van de kaart te vegen.

In juli 1914 dacht Destrée de oplossing gevonden te hebben: een wet zou alleen maar kunnen goedgekeurd worden met een meerderheid in elke taalgroep. De federalistische projecten van Delaite in 1898 en 1912 voorzagen dan weer dat de Belgische regering paritair zou worden samengesteld uit een gelijk aantal Vlaamse en Waalse ministers...

Het is inderdaad, wat Lode Claes zeer goed inzag, uniek dat een meerderheidsvolk vragende partij is voor federalisme. In de *Nieuwe Encyclopedie van de Vlaamse Beweging* wijst Harry Van Velthoven erop dat Vlaanderen er in 1970 niet slecht voorstond: «*Vlak voor de grond-*

bonne position en 1970: «Juste avant la révision de la Constitution de 1970, la Flandre était en bonne position. Sur le plan démographique, son importance relative n'avait cessé de croître et, dès 1965, elle disposait pour la première fois d'une majorité parlementaire absolue à la Chambre (107 sièges sur 212). Au milieu des années 60, la Flandre était devenue la région la plus forte sur le plan économique et les deux vitesses s'étaient inversées. Sur le plan sociologique, elle était en passe d'atteindre l'équilibre en ce qui concerne l'occupation de postes d'élite, en tendant vers une proportion de 60/40 conforme à la réalité démographique. Sur le plan culturel, on avait atteint l'homogénéité linguistique. «.

Bien qu'il faille nuancer sur un certain nombre de points le tableau idyllique que Van Velthoven dresse dans cet extrait, il est effectivement vrai que la Flandre a raté une occasion unique de traduire sa supériorité numérique et économique en force politique. La «force populaire flamande», dont parlait Lodewijk De Raet, n'a pas été mise à profit pour renverser fondamentalement les rapports de force entre Flamands et francophones en Belgique. L'establishment belge, qui, initialement, avait qualifié le fédéralisme d'hérésie 'incivique', changea de cap et spécula habilement sur la mentalité minoritaire de la Flandre majoritaire. Le fédéralisme fut présenté comme un geste généreux de la Belgique/Wallonie envers la Flandre, comme une réponse aux aspirations flamandes, et il se fit aux conditions dictées par les francophones. L'historien Lode Wils, qui ne peut nullement être soupçonné de sympathies pour le mouvement nationaliste flamand, soulignait dans le *Financieel Economische Tijd* du 15 octobre 1994: «N'oublions pas que la fédéralisation, dans son ensemble, été mise en œuvre sur la base des revendications des Wallons. Si on la présente aujourd'hui comme une grande victoire flamande, il s'agit typiquement de propagande flamingante.»

La première réforme de l'État, la révision constitutionnelle de 1970, sur laquelle s'appuieront toutes les suivantes, a étouffé dans l'œuf l'avènement d'un fédéralisme loyal et équilibré pour les deux peuples. Le fédéralisme n'a, par conséquent, pas eu pour finalité de permettre aux deux grandes communautés de Belgique de s'épanouir de manière optimale et de faire droit à leur spécificité, mais de sauver les meubles de la Belgique et préserver autant que possible les privilèges des francophones. Il s'agissait d'un mécanisme de défense du régime belge contre le risque que les Flamands fassent jouer leur supériorité numérique ou que la Belgique se disloque sous la pression flamande. Grâce à cette trouvaille géniale, le «fédéralisme» belge parvient

wetsherziening van 1970 stond Vlaanderen er goed voor. Demografisch was haar aandeel in België blijven stijgen en zij beschikte vanaf 1965 voor de eerste maal over een volstrekte parlementaire meerderheid in de Kamer (107 op 212 zetels). Economisch was ze midden van de jaren 1960 de sterkste regio geworden en waren de twee snelheden omgedraaid. Sociologisch was zij qua bezetting van eliteposities op weg naar gelijkheid, neigend naar een met de demografie overeenstemmende 60/40 verhouding. Cultureel was de taalhomogeniteit bereikt.»

Hoewel het rooskleurige beeld dat Van Velthoven schetst, op een aantal punten moet genuanceerd worden, is het inderdaad zo dat Vlaanderen een unieke kans heeft gemist om zijn numerieke meerderheid en zijn nieuw economisch overwicht te vertalen in politieke macht. De 'Vlaamse volkskracht', waarover Lodewijk De Raet het had, werd niet benut om de verhoudingen in België tussen Vlamingen en Franstaligen fundamenteel om te gooien. Het Belgische establishment, dat aanvankelijk het federalisme als «inciviek» verketterd had, wijzigde zijn koers en speelde handig in op de minderheidsmentaliteit van de Vlaamse meerderheid. Het federalisme werd voorgesteld als een genereus gebaar van België/Wallonië tegenover Vlaanderen, als een tegemoetkoming aan de Vlaamse verzuchtingen, en kwam er bijgevolg op door de francophonie gedicteerde voorwaarden. De boven elke verdenking van Vlaams-nationalistische sympathieën verheven historicus Lode Wils beklemtoonde dit in de *Financieel Economische Tijd* van 15 oktober 1994: «Vergeet niet dat de hele federalisering is uitgevoerd op basis van het eisenpakket van de Walen. Dat wordt nu wel uitgelegd als een grote Vlaamse overwinning, maar dat is typisch flamingantische propaganda.»

De totstandkoming van een eerlijk, voor beide volken evenwichtig federalisme, werd meteen onmogelijk gemaakt door de eerste staatshervorming, de grondwetsherziening van 1970, waarop alle verdere staatshervormingen voortborduren. Het federalisme is er dan ook niet gekomen om de twee grote volksgemeenschappen van België de kans te geven zich maximaal te ontplooien en hun eigenheid recht te laten wedervaren, maar om de Belgische meubels te redden en de Franstalige privileges zoveel mogelijk in stand te houden. Het was een verweermecanisme van het Belgische regime tegen de mogelijkheid dat de Vlamingen de macht van hun getal zouden uitspelen dan wel de mogelijkheid dat België onder druk van de Vlaamse macht

depuis 35 ans déjà à canaliser et à neutraliser le pouvoir flamand en Belgique.

La révision constitutionnelle de 1970 empêche toute avancée dans la réforme de l'État qui aille à l'encontre des intérêts de la minorité wallonne. La moindre parcelle d'autonomie doit être achetée par la Flandre contre de nouvelles concessions à la francophonie, ce qui exclut dès lors toute modification essentielle des rapports de force entre la Flandre et la Wallonie par le biais des réformes de l'État.

Dès le départ, diverses parités ont été prévues pour que le fédéralisme ne nuise pas à l'establishment belge. Il y a tout d'abord la parité entre Flamands et francophones au sein du gouvernement national, une disposition qui ne figure dans aucune autre constitution fédérale¹. Pour toute une série de lois ont en outre été instaurées les majorités sextuples, à savoir une majorité à la Chambre et au Sénat plus une majorité au sein de chaque groupe linguistique de chacune des Chambres. Enfin, il y a la «procédure de la sonnette d'alarme» (article 54 de la Constitution) en vertu de laquelle des députés ou des sénateurs peuvent introduire une motion déclarant que les dispositions d'un projet ou d'une proposition de loi sont de nature à porter gravement atteinte aux relations entre les communautés. Bien qu'il y soit rarement fait recours, cette procédure constitue une épée de Damoclès permanente au-dessus du processus décisionnel.

Ces exigences de parité confèrent autant de pouvoir à la minorité wallonne qu'à la majorité flamande. Wilfried Dewachter y voit un moyen de préserver les positions dominantes que détiennent les francophones: «*Toutes ces exigences nient fondamentalement la diversité des deux sociétés qui coexistent en Belgique, étant donné que toute politique doit recevoir l'aval des deux communautés. Ces exigences ont été conçues au cours des années soixante et septante par l'élite francophone et lui ont permis de conserver et de protéger ses positions dominantes.*»² Selon Dewachter, il existe désormais bel et bien une hiérarchie des normes, consacrant incontestablement la supériorité du niveau fédéral. Il souligne que le modèle de processus décisionnel suivant lequel «la majorité décide» n'est plus valable en Belgique et que la minorité, au niveau fédéral, décide de plus en plus par le biais des exigences en matière de parité.

¹ W. Dewachter, «De grote neutralisering van het Belgische federalisme» in *Ons erfdeel*, 47e année, n° 3, juin 2004, p. 359.

² W. Dewachter, «De grote neutralisering van het Belgische federalisme» in *Ons erfdeel*, 47e année, n° 3, juin 2004, p. 360.

zou uiteenvallen. Dankzij deze geniale vondst slaagt het Belgische «federalisme» er al 35 jaar in de Vlaamse macht in België te kanaliseren en te neutraliseren.

Door de grondwetsherziening van 1970 kan er geen enkele stap in de staatshervorming gezet worden die tegen de belangen van de Waalse minderheid ingaat. Elk stukje autonomie moet door Vlaanderen worden afgekocht met nieuwe toegevingen aan de francophonie. Essentiële wijzigingen van de machtsverhoudingen tussen Vlaanderen en Wallonië via staatshervormingen zijn op die manier uitgesloten.

Het federalisme werd van bij het prille begin voor het Belgische establishment onschadelijk gemaakt door middel van allerlei pariteiten. Ten eerste is er de pariteit tussen Vlamingen en Franstaligen in de nationale regering, een bepaling die in geen enkele andere federale grondwet voorkomt¹. Daarnaast werden voor allerlei wetten de zesvoudige meerderheden ingevoerd: een meerderheid in Kamer en Senaat plus een meerderheid in elke taalgroep in elke kamer. Tenslotte is er de zogenaamde alarmbelprocedure (artikel 54 van de grondwet): kamerleden of senatoren kunnen een motie indienen waarin zij een wetsvoorstel of wetsontwerp aanwijzen dat de betrekkingen tussen de gemeenschappen ernstig in het gedrang kan brengen. Ook al wordt deze procedure weinig gebruikt, toch hangt zij als een permanente blokkeringsdreiging boven de besluitvorming.

Dankzij de pariteitseisen heeft de Waalse minderheid evenveel macht als de Vlaamse meerderheid. Wilfried Dewachter ziet er een middel in om de Franstalige machtsposities te vrijwaren: «*Al deze eisen ontkennen fundamenteel de verscheidenheid van de twee maatschappijen in België, aangezien elk beleid de instemming van de twee gemeenschappen moet krijgen. De eisen zijn in de jaren '60 en '70 ontworpen door de Franstalige elite die zo haar machtsposities heeft bewaard en beveiligd.*»² Volgens Dewachter bestaat er nu wel degelijk een hiërarchie van de normen, waarbij het federale niveau onbetwist het hoogste niveau is. Hij wijst erop dat het besluitvormingsmodel «de meerderheid beslist» in België niet meer geldt en dat de minderheid op federaal niveau meer en meer beslist via de pariteits-eisen.

¹ W. Dewachter, «De grote neutralisering van het Belgische federalisme» in *Ons erfdeel*, jaargang 47, nr. 3, juni 2004, blz. 359.

² W. Dewachter, «De grote neutralisering van het Belgische federalisme» in *Ons erfdeel*, jaargang 47, nr. 3, juni 2004, blz. 360.

Les flamingants qualifièrent la Constitution de 1970 de «*grendelgrondwet*» (texte verrouillé), titre évocateur: la Constitution verrouille toute nouvelle émancipation de la Flandre. Elle est la mère de toutes les défaites flamandes subies par la suite. Dans une interview accordée au *Standaard Magazine* du 7 mai 1993, le chef d'entreprise flamand Jo Colruyt s'insurge contre le fait que la réforme de l'État a conféré aux francophones autant de pouvoir qu'aux Flamands: «*Ces Flamands sont aujourd'hui confrontés à un véritable problème: ils avaient le pouvoir et ils y renoncent. Ils sont complètement fous. Et en plus, ils en sont fiers.*»

Contrefédéralisme

Le fédéralisme belge est ce que le professeur Matthias Storme qualifie de 'contrefédéralisme'; il mène à l'immobilisme. Les deux communautés se prennent mutuellement en otage et, eu égard à l'absence de consensus dans de nombreuses matières, il leur est impossible de mener une politique répondant à leurs propres visions et préférences. Pourquoi fêter le 25^e anniversaire du fédéralisme alors que d'après le président de la Chambre, Herman De Croo, le fédéralisme ... n'existe pas en Belgique (*Knack* du 20 août 2003)? De Croo estime que le fédéralisme belge a uniquement pu voir le jour parce que l'élite anti-fédéraliste avait neutralisé le système avant sa mise en place. De Croo s'exprime également en ce sens dans une interview accordée au *Morgen* du 20 décembre 2003: «*En réalité, le fédéralisme n'existe pas en Belgique. Je l'ai déjà dit et nombreux sont ceux qui en ont été indignés. Nous avons une maison mère pourvue de plusieurs filiales regroupant les mêmes personnes. Ni le sp.a ni le CD&V ni le VLD ne disposent de bureaux de parti distincts aux niveaux fédéral et flamand. Cela provoque la confusion dans l'esprit du citoyen. On ne sait pas qui dirige quoi.*» (traduction).

La fédéralisation – ou ce qu'on essaie de faire passer pour tel – a transformé la Belgique en un embrouillamini institutionnel. Plus personne ne s'y retrouve. La fédéralisation a donné naissance à une structure étatique compliquée et opaque au fonctionnement particulièrement complexe, ce qui est tout à fait critiquable d'un point de vue démocratique. Il s'ensuit que le profitariat politique n'est nulle part aussi florissant qu'en Belgique. Les parlementaires fédéraux et régionaux sont au nombre de 513 pour 10 millions d'habitants, soit environ un représentant pour 20.000 habitants.

Une autre conséquence du «fédéralisme» à la belge est qu'à chaque étape du processus de réforme de l'État, Bruxelles a été séparée un peu plus de la Flandre. Bruxelles a obtenu, en 1988-1989, le statut de région à

Door de Vlaamsgezinden werd de grondwet van 1970 de «*grendelgrondwet*» genoemd. Dit begrip geeft goed aan waar het om gaat: zij grendelt elke verdere Vlaamse ontvoogding af en is de moeder van alle Vlaamse nederlagen die daarop zijn gevolgd. De Vlaamse bedrijfsleider Jo Colruyt hekelde in een interview met *Standaard Magazine* van 7 mei 1993 het feit dat met de staats-hervorming de Franstaligen evenveel macht kregen als de Vlamingen: «*Nu zitten die Vlamingen pas met een probleem: ze hadden de macht en geven die nu af. Ze zijn gewoon zot. Het strafste is dat ze er nog trots op zijn ook.*»

Contrafederalisme

Het Belgische federalisme is wat professor Matthias Storme een contrafederalisme noemt en leidt tot immobilisme. De beide gemeenschappen worden door elkaar gegijzeld en, bij gebreke van een consensus over tal van aangelegenheden, verhindert een beleid te voeren dat aansluit bij de eigen inzichten en voorkeuren. We kunnen ons afvragen waarom we 25 jaar federalisme zo nodig moeten vieren, wanneer Kamervoorzitter Herman De Croo in *Knack* van 20 augustus 2003 zegt dat het federalisme in België ... niet bestaat. Volgens De Croo is het federalisme in België alleen tot stand kunnen komen doordat de anti-federalistische elite het systeem bij voorbaat onschadelijk heeft gemaakt. Hetzelfde zegt Decroo in een interview met *De Morgen* van 20 december 2003: «*Federalisme bij ons bestaat in feite niet, ik heb dat nog al gezegd, tot grote ergernis van velen. Er zijn in hetzelfde moederhuis enkele filialen. Met dezelfde mensen. Noch bij SP.A, noch bij CD&V, noch bij de VLD bestaan er aparte federale en Vlaamse partijbureaus. Voor de burger is dat nog één potje nat. Men weet niet juist wie wat bestuurt.*»

Ten gevolge van de federalisering – of wat er moet voor doorgaan – is België een institutioneel kluwen geworden waarin een kat haar jongen niet meer terug vindt. Er ontstond een ingewikkelde en ondoorzichtige staatsstructuur die nauwelijks valt uit te leggen, wat vanuit democratisch oogpunt zeer bedenkelijk is. Het gevolg is dat het politieke profitariaat nergens zo welig tiert als in België. Het totale aantal federale en gewestelijke parlementairen bedraagt 513 voor een bevolking van 10 miljoen. Dit is ongeveer één vertegenwoordiger per 20.000 inwoners.

Een ander gevolg van het «federalisme» à la belge is dat Brussel bij elke stap in het staats-hervormingsproces verder uit Vlaanderen werd losgeweekt. Brussel werd in 1988-1989 erkend als volwaardig derde gewest,

part entière, les Flamands bruxellois devenant désormais des Bruxellois flamands. Au lieu de structures étagées fédérales transparentes avec deux entités, la Wallonie et la Flandre, et un statut particulier pour Bruxelles et pour les populations germanophones, c'est une structure compliquée de communautés et de régions que l'on a mise en place. Ni la loi, ni la Constitution ne reconnaissent l'existence d'un peuple wallon et d'un peuple flamand. En ce qui concerne Bruxelles, la situation est compliquée dès lors qu'elle relève non seulement de la compétence de la Région de Bruxelles-Capitale, mais aussi conjointement de celle de la Communauté française et de la Communauté flamande. Lorsque des compétences sont transférées du niveau fédéral aux niveaux wallon ou flamand, la région de Bruxelles-Capitale se voit automatiquement attribuer des compétences identiques, ce qui aliène encore davantage Bruxelles de la Flandre. Plus la Flandre gagne en autonomie, plus ses liens avec Bruxelles se distendent, et plus les Flamands bruxellois sont livrés à la domination francophone. Lorsque des compétences supplémentaires sont accordées aux Communautés, on donne à la Wallonie voix au chapitre à Bruxelles au travers de la Communauté française, alors que la Wallonie ne peut faire valoir aucun droit à cet égard. En outre, cette situation risque de compliquer toute éventuelle séparation de biens entre la Flandre (y compris Bruxelles) et la Wallonie.

La Flandre, vache à lait de la Wallonie

Chaque année, le maintien de la Belgique signifie une gigantesque ponction financière pour le peuple flamand. Les Flamands ont d'ailleurs toujours dû mettre la main au portefeuille. Il n'y a jamais eu, par le passé, de transferts dans l'autre sens (cf. *supra*).

Il ressort d'une étude menée par la KBC (2000) que les transferts financiers entre la Flandre et les autres régions et communautés de notre pays sont toujours considérables.

En 1999, les transferts au bénéfice de la Wallonie et de Bruxelles se sont élevés au total, dans le secteur de la sécurité sociale, à 2,73 milliards d'euros, soit une augmentation desdits transferts de pas moins de 25% par rapport à 1990. Entre 1990 et 1999, le transfert par le biais d'opérations réalisées par l'État fédéral, a doublé, passant de 550 millions d'euros à 1,24 milliard d'euros. Les transferts dans le cadre du financement des communautés et des régions s'élevaient à 960 millions d'euros en 1999, contre 830 millions d'euros en 1990. Selon les calculs du professeur Van Rompuy, la

waardoor de Brusselse Vlamingen Vlaamse Brusselaars werden. In plaats van te kiezen voor een transparante federale staatsinrichting met twee deelgebieden Vlaanderen en Wallonië en een speciaal statuut voor Brussel en de Duitstaligen, werd een ingewikkelde structuur uitgedokterd van gemeenschappen en gewesten. Nergens in de wet of in de grondwet wordt het bestaan van een Vlaams en een Waals volk erkend. Wat Brussel betreft, is de toestand diffuus omdat behalve het Brussels Gewest de Vlaamse en de Franse Gemeenschap er gelijktijdig bevoegd zijn. Wanneer er bevoegdheden worden overgeheveld van het federale niveau naar het Vlaamse en het Waalse Gewest, krijgt het Brusselse Gewest automatisch dezelfde bevoegdheden, waardoor Brussel en Vlaanderen verder van elkaar vervreemden. Hoe autonomer Vlaanderen wordt, des te losser wordt de band met Brussel en des te meer worden de Brusselse Vlamingen overgeleverd aan de Franstalige dominantie. Worden er bijkomende bevoegdheden aan de Gemeenschappen toegekend, dan geeft men Wallonië – dat in geen enkel opzicht gerechtvaardigde aanspraken op Brussel heeft – via de Franse Gemeenschap zeggenschap in Brussel, wat een eventuele boedelscheiding van Vlaanderen (met inbegrip van Brussel) en Wallonië dreigt te compliceren.

Vlaanderen als melkkoe van Wallonië

De instandhouding van België betekent jaarlijks een gigantische financiële aderlating voor het Vlaamse volk. De Vlamingen hebben overigens steeds moeten betalen. Van een omgekeerde richting van de transfers in het verleden is hoegenaamd geen sprake (cfr. *supra*).

Uit een KBC-studie (2000) blijkt dat er massaal Vlaams geld naar de andere gemeenschappen en gewesten blijft vloeien.

In 1999 bedroeg de totale overdracht naar Wallonië en Brussel in de sociale zekerheid 2,73 miljard euro, een stijging van maar liefst 25% ten opzichte van 1990. De transfers via de federale begroting verdubbelden tussen 1990 en 1999, van 550 miljoen euro tot 1,24 miljard euro. De transfer via de financiering van gemeenschappen en gewesten bedroeg 960 miljoen euro in 1999 tegenover 830 miljoen euro in 1990. Professor Van Rompuy berekende dat Wallonië en Brussel verantwoordelijk waren voor respectievelijk 60% en 10% van de overheidsschuld in de periode 1975-1985. Via de inte-

Wallonie et Bruxelles étaient respectivement responsables de 60% et 10% de la dette publique pour la période 1975-1985. Van Rompuy et Bilsen ont calculé que 4,72 milliards d'euros sont transférés chaque année par la Flandre par le biais des intérêts sur la dette publique.

En 1999, le transfert de richesses total s'élevait, selon les estimations, à pas moins de 11,215 milliards d'euros, ce qui représente une perte d'environ 8% du PRB flamand. Grâce à l'argent flamand, le PRB bruxellois a connu une croissance de 5%, contre 16,8% pour le PRB wallon. Le transfert du montant de 11,215 milliards d'euros a permis de construire 121 522 logements sociaux en 1999 (le prix de vente moyen d'un logement social étant cette année-là de 92 285 euros)! Une navette spatiale coûte environ 1,585 milliards d'euros, ce qui signifie que la Flandre – qui n'a pas de programme spatial propre – offre chaque année l'équivalent d'environ 7 navettes spatiales à la Wallonie. Les transferts qui s'opèrent de la Flandre vers la Wallonie sont plus importants que ceux effectués par l'ancienne Allemagne de l'Ouest vers l'ancienne Allemagne de l'Est, alors que dans le cas de l'Allemagne, il s'agit de transferts fondés sur la solidarité entre personnes appartenant à un même peuple. De plus, au moment de la réunification de l'Allemagne, l'économie est-allemande était totalement délabrée. Aucun autre pays au monde ne connaît pareille vampirisation. La Flandre est exploitée comme une conquête territoriale par la Belgique/Wallonie.

On peut cependant émettre de sérieuses objections en ce qui concerne l'efficacité de ces transferts. En effet, la Wallonie ne va absolument pas mieux pour autant. En outre, lesdits transferts, qui se chiffrent en milliards, ont, telle une drogue, un effet d'accoutumance, et ils empêchent que les problèmes wallons soient réglés pour de bon. La Wallonie serait dès lors, elle aussi, finalement gagnante si la Belgique disparaissait et l'indépendance est la seule manière, pour la Wallonie, de retrouver le respect d'elle-même.

Le déficit démocratique belge

La Wallonie et la Flandre sont de plus en plus différentes, tant sur les plans socio-économique, culturel et politique qu'en termes généraux sur le plan social. Le pays est de moins en moins uni. Ce phénomène est encore accentué par le processus d'intégration européenne. On citera seulement, à cet égard, la disparition du franc belge et l'introduction de l'euro. La Belgique n'apporte aucune plus-value à la communauté flamande. Et dans les matières restées belges, aucune solution satisfaisante pour les deux grandes communautés ne peut être trouvée dès lors que Wallons et

resten op de staatsschuld vloeit er jaarlijks, volgens een berekening van Van Rompuy en Bilsen, 4,72 miljard euro uit Vlaanderen weg.

De totale welvaartsoverdracht bedroeg in 1999 naar schatting niet minder dan 11,215 miljard euro. Dit betekent een verlies van ongeveer 8% van het Vlaamse BRP. Dankzij het Vlaamse geld stijgt het Brusselse BRP met 5% en het Waalse met niet minder dan 16,8%. Met de transfer van 11,215 miljard euro konden in 1999 121.522 sociale woningen gebouwd worden (de gemiddelde verkoopprijs van een sociale woning bedroeg in dat jaar 92.285 euro)! Een ruimteveer kost ongeveer 1,585 miljard euro, wat betekent dat Vlaanderen – dat geen eigen ruimtevaartprogramma heeft – jaarlijks de waarde van ongeveer 7 ruimteveeren aan Wallonië schenkt. De transfers van Vlaanderen naar Wallonië zijn groter dan die van het voormalige West-Duitsland naar het voormalige Oost-Duitsland, terwijl het daar gaat om solidariteit binnen hetzelfde volk en de Oost-Duitse economie ten tijde van de hereniging van Duitsland volledig aan de grond zat. Een dergelijke aderlating kent nergens in de wereld zijn gelijke. Vlaanderen wordt als een win-gewest uitgemolken door België/Wallonië.

Bij de efficiëntie van de geldstromen kunnen ernstige bedenkingen geformuleerd worden. Wallonië wordt er immers niet beter van. De miljardenoverdrachten werken als een verslavende drug en verhinderen dat de Waalse problemen ten gronde aangepakt worden. Daarom is ook Wallonië uiteindelijk beter af zonder België en is onafhankelijkheid de enige manier voor Wallonië om zijn zelfrespect terug te winnen.

Het Belgische democratische deficit

Vlaanderen en Wallonië groeien steeds verder uit elkaar, zowel sociaal-economisch, cultureel, politiek als algemeen maatschappelijk. Er is steeds minder wat het land samenhoudt. Dat wordt nog in de hand gewerkt door het Europese integratieproces. Denken we maar aan het verdwijnen van de Belgische frank door de invoering van de euro. België biedt de Vlaamse volksgemeenschap geen enkele meerwaarde. Op de terreinen die Belgisch gebleven zijn, kunnen er geen voor beide grote volksgemeenschappen bevredigende oplossingen gevonden worden doordat Vlamingen en Walen er over

Flamands ont une vision opposée de presque tous les sujets. Il en résulte qu'ils sont constamment en conflit, et que presque tous les problèmes politiques sont dès lors, en quelque sorte, devenus des problèmes communautaires, en Belgique, qu'il s'agisse des problèmes relatifs aux pensions, aux soins de santé, au chômage, aux conditions de travail, à la politique d'asile, aux relations extérieures, au droit pénal de la jeunesse, à la réglementation relative aux repentis, à la SNCB, à la réforme de la fonction publique fédérale, à la réglementation routière, etc. En outre, lorsqu'il ne s'avère même pas possible de trouver une solution «belge» mi-figue mi-raisin, rien ne se passe.

Le contrefédéralisme belge est un carcan qui emprisonne les communautés nationales et empêche de mener une politique qui soit conforme aux idées, aux préférences, aux aspirations et aux intérêts des différentes communautés nationales. L'immobilisme est total et engendre une frustration chez les Flamands comme chez les Wallons, qui se tiennent mutuellement en otage et n'ont pas la possibilité de s'épanouir pleinement. Le modèle belge ne respecte nullement les différentes dynamiques qui animent les deux peuples, car ceux-ci ne peuvent déterminer eux-mêmes ce qu'ils souhaitent encore faire au sein d'une même structure étatique

Le professeur Wilfried Dewachter souligne qu'aujourd'hui, deux sociétés coexistent sur le territoire belge: l'une est flamande, l'autre, wallonne et elles ont de moins en moins de points communs. En Belgique, les différences linguistiques ont engendré l'apparition de deux univers médiatiques bien distincts: on ne lit pas les journaux de l'autre communauté, on n'écoute pas les radios qui émettent dans l'autre langue et on regarde presque exclusivement les chaînes de télévision de sa propre communauté linguistique. On connaît à peine les écrivains, chanteurs, hommes politiques, etc. de l'autre communauté. En outre, il y a une nette différence en matière de logement, de modes d'habitation et de mobilité. Sauf à Bruxelles, les déménagements se font presque exclusivement au sein d'une même région. En matière d'économie, les deux parties du pays ont, dans une certaine mesure, leur spécificité et leurs syndicats respectifs réfléchissent et agissent différemment. Les systèmes de valeur diffèrent. Par ailleurs, depuis les années 1970 déjà, il n'existe plus de partis politiques nationaux (belges).

Selon le professeur Herman Van Impe, une communauté politique a *«besoin de suffisamment de cohérence pour faire les sacrifices demandés, oublier les bêtises, les manquements et les erreurs des pouvoirs publics, accepter les inégalités et les injustices, supporter les*

zowat om het even welk onderwerp een tegengestelde visie op na houden. Het gevolg is een permanente conflictsituatie. Zowat elk politiek probleem in België is daardoor in zekere zin een communautair probleem geworden, of het nu gaat om de pensioenen, de gezondheidszorg, de werkloosheid, de arbeidsvoorwaarden, het vreemdelingenbeleid, de buitenlandse betrekkingen, het jeugdsanctierecht, de regeling voor spijtoptanten, de NMBS, de hervorming van de federale ambtenarij, de verkeersreglementering enzovoort. Kan er zelfs geen halfslachtige 'Belgische' oplossing gevonden worden, dan gebeurt er eenvoudigweg niets.

Het Belgische contrafederalisme is een keurslijf waarin de volksgemeenschappen gevangen zitten en dat de totstandkoming verhindert van een beleid dat aansluit bij de inzichten, voorkeuren, verlangens en belangen van de onderscheiden volksgemeenschappen. Het immobilisme is compleet en leidt tot gevoelens van frustratie bij zowel Vlamingen als Walen, die door elkaar gegijzeld worden en verhinderd worden ten volle zichzelf te zijn. Het Belgische model doet geen recht aan de verschillende dynamiek van de beide volkeren, omdat zij niet zelf mogen bepalen wat zij nog willen doen in een gezamenlijk staatsverband.

Professor Wilfried Dewachter wijst erop dat er op het Belgische grondgebied vandaag de dag in feite twee verschillende maatschappijen functioneren: een Vlaamse en een Waalse die steeds minder met elkaar te maken hebben. Het taalverschil heeft in België een gesplitst communicatiestelsel tot gevolg: men leest elkaars kranten niet, luistert niet naar elkaars radiozenders en kijkt bijna uitsluitend naar televisiezenders van de eigen taalgemeenschap. Men kent nauwelijks elkaars schrijvers, zangers, politici enzovoort. Er is verder een duidelijk verschil in huisvesting, woonpatronen en mobiliteit. Met uitzondering van Brussel verhuist men bijna uitsluitend binnen het eigen gewest. De economie van de beide landsdelen heeft tot op zekere hoogte eigen kenmerken en de vakbonden denken en handelen verschillend. De waardepatronen verschillen. Reeds sinds de jaren 1970 bestaan er bovendien geen nationale (Belgische) politieke partijen meer.

Een staatkundige gemeenschap heeft volgens professor Herman Van Impe *«behoefte aan een voldoende psychologische samenhang opdat zij de gevraagde offers zou brengen, de misslagen, tekortkomingen en vergissingen van de overheid zou vergeten, de*

inconvenients de la politique menée»³. Le professeur Karl Doehring, constitutionnaliste allemand, aboutit à son tour à la conclusion qu'un État n'est pas viable si ses citoyens ne partagent un système de valeur minimal⁴. Étant donné que la cohérence nécessaire fait défaut en Belgique, il est impossible que ce pays fonctionne démocratiquement. Les partis politiques belges (séparés linguistiquement) qui participent à un gouvernement belge ne peuvent que tromper leurs électeurs. En effet, ils se présentent à l'électeur avec un programme qui est essentiellement axé sur sa propre communauté nationale, mais ils sont censés le réaliser en coopération avec des partis qui sont issus de l'autre communauté linguistique et défendent exclusivement les intérêts de leur propre communauté nationale.

La Flandre et la Wallonie étant deux communautés ayant leurs propres valeurs et intérêts, il n'existe pas d'intérêt général belge. Or, un État tire sa légitimité de son attachement à servir l'intérêt général des membres de la «communauté politique». C'est également sur la base de ce critère que l'on peut déterminer si et dans quelle mesure un État exerce le pouvoir de façon légitime. Étant donné qu'il n'existe pas d'intérêt général belge – nous visons en l'espèce un intérêt partagé par les Wallons et les Flamands –, l'État belge sert fatalement des intérêts autres que l'intérêt général. C'est essentiellement là que réside le déficit démocratique de la Belgique et le manque de légitimité de l'État belge. Le rétablissement de la démocratie en Belgique (en tant que concept géographique) suppose dès lors la fin de l'État belge en tant que sujet de droit international public et son remplacement par une Flandre démocratique souveraine, d'une part, et une Wallonie démocratique souveraine, d'autre part.

ongelijkheden en onrechtvaardigheden zou aanvaarden, de nadelen van het gevoerde beleid zou verdragen»³. De Duitse staatsrechtsg geleerde professor Karl Doehring komt op zijn beurt tot de bevinding dat een staat zonder een minimum aan gemeenschappelijke waardevoorstellingen van zijn burgers niet levensvatbaar is⁴. Doordat in België de noodzakelijke samenhang ontbreekt, kan België onmogelijk als een democratie functioneren. De (taalgesplitste) Belgische politieke partijen die tot een Belgische regering toetreden, kunnen niet anders dan hun kiezers te bedriegen. Zij richten zich immers tot de kiezer met een programma dat in essentie gericht is op hun eigen volksgemeenschap, terwijl zij dat programma moeten zien te realiseren met partijen van over de taalgrens die slechts de belangen van hun volksgemeenschap verdedigen.

Doordat Vlaanderen en Wallonië twee volksgemeenschappen met eigen waarden en belangen zijn, bestaat er niet zoiets als een algemeen Belgisch belang. Nu ontleent een staat zijn legitimiteit aan het feit dat hij het algemeen belang van de leden van de «staatkundige gemeenschap» op het oog heeft. Aan de hand van dat criterium kan tevens beoordeeld worden of en in hoeverre de macht in een bepaalde staat op een legitieme wijze wordt uitgeoefend. Aangezien er geen algemeen Belgisch belang bestaat – bedoeld wordt een belang dat gedeeld wordt door Walen én Vlamingen – dient de Belgische staat noodzakelijkerwijs andere belangen dan het algemeen belang. Daarin is de kern gelegen van het Belgische democratische deficit en van het gebrek aan legitimiteit van de Belgische staat. Het herstel van de democratie in België (als geografisch begrip) veronderstelt daarom het einde van de staat België als volkenrechtelijk subject en de vervanging ervan door een democratisch soeverein Vlaanderen enerzijds en een democratisch soeverein Wallonië anderzijds.

Bart LAEREMANS (Vlaams Belang)
Gerolf ANNEMANS (Vlaams Belang)

³ H. Van Impe, «De staat, wat is dat eigenlijk?», 1986, p. 39.

⁴ K. Doehring, «Allgemeine Staatslehre. Eine systematische Darstellung», 2000, p. 85.

³ H. Van Impe, «De staat, wat is dat eigenlijk?», 1986, blz. 39.

⁴ K. Doehring, «Allgemeine Staatslehre. Eine systematische Darstellung», 2000, blz. 85.

PROPOSITION DE RÉSOLUTION

LA CHAMBRE DES REPRÉSENTANTS,

A. considérant que la révolution belge a été une tragédie qui a mis prématurément fin à l'unité des Pays-Bas regagnée en 1815 sous la famille d'Orange-Nassau;

B. considérant que la Flandre n'a jamais voulu la séparation d'avec les Pays-Bas du nord et que la révolution belge fut principalement le fait de Wallons et d'étrangers francophones;

C. considérant que le régime belge a inauguré pour la Flandre une période d'oppression linguistique et culturelle et de déclin économique qui a duré plus de cent ans;

D. considérant qu'il n'existe pas de peuple ni de nation belges, mais qu'un peuple flamand, un peuple wallon et une partie du peuple allemand coexistent sur le territoire belge;

E. considérant que la Flandre et la Wallonie sont des sociétés totalement différentes ayant des sensibilités, des visions et des préférences différentes, et que ces sociétés ont de moins en moins de choses en commun;

F. considérant que le fait belge a abouti à ce que Bruxelles est aujourd'hui une ville essentiellement francophone et à ce que la Flandre et Bruxelles s'éloignent de plus en plus l'une de l'autre;

G. considérant que la Belgique n'est pas un État démocratique, étant donné que la minorité wallonne y a autant de pouvoir que la majorité flamande;

H. considérant que le fédéralisme belge n'a conféré qu'une autonomie de façade aux Flamands et que ce fédéralisme est une arme dont se sert l'establishment belgo-francophone pour neutraliser la majorité flamande;

I. considérant que la Flandre doit chaque fois payer un prix pour acquérir plus d'autonomie, ce qui constitue une violation du principe d'autodétermination des peuples;

VOORSTEL VAN RESOLUTIE

DE KAMER VAN VOLKSVERTEGENWOORDIGERS,

A. overwegende dat de Belgische omwenteling een noodlottige gebeurtenis was, die een voortijdig einde maakte aan de in 1815 herwonnen eenheid van de Nederlanden onder het huis Oranje-Nassau;

B. overwegende dat Vlaanderen nooit heeft aangestuurd op de afscheuring van Noord-Nederland en dat de Belgische omwenteling hoofdzakelijk een opstand was van Walen en Franstalige vreemdelingen,

C. overwegende dat het Belgische bestuur voor Vlaanderen een periode van taal- en culturele onderdrukking inluidde, alsmede van economische neergang, en dat deze periode meer dan honderd jaar geduurd heeft;

D. overwegende dat er geen Belgisch volk en geen Belgische natie bestaat, maar dat er op het grondgebied van België een Vlaams, een Waals en een deel van het Duitse volk leven,

E. overwegende dat Vlaanderen en Wallonië twee totaal verschillende maatschappijen zijn met andere gevoeligheden, andere inzichten en voorkeuren, en dat deze maatschappijen steeds minder met elkaar te maken hebben;

F. overwegende dat het Belgische feit ertoe heeft geleid dat Brussel vandaag een hoofdzakelijk Franstalige stad is en dat Vlaanderen en Brussel steeds verder uit elkaar drijven,

G. overwegende dat België geen democratische staat is omdat de Waalse minderheid evenveel macht heeft als de Vlaamse meerderheid;

H. overwegende dat het Belgische federalisme de Vlamingen slechts een schijnautonomie heeft opgeleverd en dat het federalisme een wapen is in handen van het Belgisch-francofone establishment om de Vlaamse meerderheid te neutraliseren;

I. overwegende dat Vlaanderen telkens een prijs moet betalen voor de verwerving van meer autonomie, wat een inbreuk betekent op het principe van het zelfbeschikkingsrecht der volkeren;

J. considérant que la Flandre n'a aucun intérêt au maintien de l'État belge et que ce maintien signifie une saignée financière annuelle pour les Flamands;

K. considérant qu'il n'existe pas d'intérêt belge général, de sorte que la Belgique ne peut pas davantage être une démocratie;

L. considérant que la Belgique est un État artificiel et que le moment est venu d'accorder aux peuples flamand et wallon leur indépendance;

DEMANDE AU GOUVERNEMENT FÉDÉRAL:

de prendre sans délai les mesures nécessaires afin de préparer le démembrement de l'État belge, pour que les trois communautés – Flamands, Wallons et Allemands – puissent suivre leur propre voie.

27 avril 2006

J. overwegende dat Vlaanderen geen enkel belang heeft bij de instandhouding van de Belgische staat en dat die instandhouding voor de Vlamingen een jaarlijkse financiële aderlating betekent;

K. overwegende dat er geen algemeen Belgisch belang bestaat, waardoor België evenmin een democratie kan zijn;

L. overwegende dat België een kunstmatige staat is en dat het ogenblik is aangebroken om het Vlaamse en het Waalse volk hun onafhankelijkheid te verlenen,

VRAAGT DE FEDERALE REGERING:

onverwijld voorbereidingen te treffen voor de gehele ontbinding van de Belgische staat, zodat de drie volksgemeenschappen – Vlamingen, Walen en Duitsers – hun eigen weg kunnen gaan.

27 april 2006

Bart LAEREMANS (Vlaams Belang)
Gerolf ANNEMANS (Vlaams belang)